

Eschyle

AGAMEMNON

texte français de Denis Guénoun

© D. G. 1977-2019

PREFACE (2019)

Après le succès retentissant de Jules César au Festival off d'Avignon 1976¹, puis l'échec douloureux de sa reprise au Théâtre national de Strasbourg en octobre de la même année, la toute jeune compagnie L'Attroupement (1975-1983) fut menacée de dislocation, puis se reforma, en intégrant quelques départs et arrivées. Le groupe² décida de se consacrer à une nouvelle réalisation théâtrale, et après un temps de réflexion et d'échanges il fut choisi de s'engager dans une production de l'Agamemnon, d'Eschyle. Nous gardions un excellent souvenir du travail, l'année précédente, sur La Nuit des Rois de Shakespeare, dans une traduction qui avait été réalisée spécialement pour l'occasion³. Et nous restions un peu insatisfaits du recours à des traductions existantes, quelles que fussent leurs qualités, surtout lorsqu'elles n'avaient pas été élaborées dans et pour le jeu. C'est pourquoi je m'engageai, de façon tout à fait déraisonnable – je n'étais pas le moins du monde helléniste – dans l'écriture d'une version française de la pièce. L'un des acteurs, Philippe Vincenot, avait étudié le grec au lycée, et je lui demandai de m'aider à débroussailler le mot à mot de l'original, pour tenter de comprendre comment la chose était fabriquée, agencée, mise en forme. Il le fit, de très bonne composition, pour la première page de l'œuvre (le monologue du Guetteur) qui fut ainsi traduite en commun. Puis, il me laissa continuer, ayant aidé à me mettre sur les rails⁴. Pour la suite, je

¹ C. Godard, « Tout le monde parle de Jules César », *Le Monde*, 24 juillet 1976.

² Recomposé, pour cette phase, autour de Bernard Bloch, Jérôme Derre, Michèle Goddet, D. G., Patrick Le Mauff, Pierre Lhiabastres, Laurent Vercelletto, Philippe Vincenot, pour nommer d'abord ceux et celles dont le passage dans la compagnie aura été d'une certaine durée. Plusieurs autres personnes l'ont rejointe ou quittée dans les mois qui ont suivi, pendant les répétitions et les diverses phases de représentations du spectacle. C'est au cours de l'étape marseillaise de la tournée, l'hiver suivant, qu'Elizabeth Macocco est entrée dans la troupe pour plusieurs années. Dans la même période, ont aussi participé aux spectacles – avec des durées variables – Marie-Berthe Servier, Francis Freyburger, Christian Lambert, Henri Metzger, Hélène Ninerola, Astrid Ruf, ainsi que les musiciens Ismaïl Safwan, Jean-Pierre Demas, Michel Froehly – et d'autres dont le nom ou le souvenir se brouillent, ou avec qui les collaborations se sont interrompues à peine amorcées.

³ Disponible sur la page : <http://denisguenoun.org/oeuvres-en-ligne/>, onglet *La Nuit des Rois*.

⁴ Comme nous étions animés d'un farouche sentiment égalitaire, le polycopié que nous avons confectionné pour cette traduction portait en sous-titre : « Texte français de l'Attroupement, établi par Denis Guénoun et Philippe Vincenot ».

procédai comme beaucoup d'autres : avec le texte grec sous les yeux, pour examiner l'ordre des mots et la forme des vers, un bon dictionnaire, et des traductions anciennes ou récentes, afin de chercher, dans les interstices de leurs différences, comment la structure initiale du discours pouvait se laisser entrevoir. Je dois à cette fréquentation et à ce labeur, de plusieurs mois, quelques-uns des plus saisissants éblouissements poétiques qu'il m'ait jamais été donné de connaître.

Les répétitions ont duré un an. Mais elles n'étaient pas seules à nous occuper : il fallait pourvoir à la nourriture et à la vie d'une troupe assez nombreuse, pour laquelle nous revendiquions fièrement le statut « professionnel », entendant par là le fait de nous vouer exclusivement au travail de théâtre, sans le soutenir par d'autres métiers. Cette professionnalité était hors normes : aucune déclaration fiscale ni sociale de quiconque, la couverture des besoins de santé étant assumée par une entraide multiforme, et grâce au soutien de spectateurs attentifs et bienveillants. Sans, à l'époque, aucune subvention de qui que ce fût. Voici comment nous procédions : d'une part, on asséchait le reliquat, bien maigre, des représentations antérieures. Ensuite, nous proclamions fièrement que les répétitions, toutes les répétitions quotidiennes, étaient intégralement publiques – et demandions seulement aux visiteurs qui le voulaient bien de nous aider en achetant leurs billets, plusieurs mois à l'avance, pour le spectacle à venir (la date de première fut reportée au moins deux fois). Nous avons même élargi les possibilités de cet engagement, en proposant des « cartes de coproduction » aux spectateurs qui souhaitaient et pouvaient participer plus fortement. Ces cartes constituaient un investissement collectif (sans autre retour que du cœur) pour porter la création en cours. Un peu à la manière de ce qu'est devenu de nos jours le « crowd funding », avec ces notables différences que l'idéologie de référence n'était pas entrepreneuriale, mais militante, et que nous démarchions seulement des personnes physiques, effectivement rencontrées sur le terrain. Beau rêve de production collective du théâtre par son public, présent et à venir. Et qui produisit quelque résultat, il faut croire, puisque l'Agamemnon a bien fini par voir le jour. Avec tout de même de modiques emprunts faits à des proches, et aussi les recettes d'une autre réalisation, imaginée et jouée dans ce même temps – spectacle d'improvisations publiques intitulé : Les Contemporains⁵. Nous travaillions, et nous nous produisions, dans des salles de fortune,

⁵ Ou d'autres initiatives, par exemple la « Fête de l'Attroupement et de ses amis », avec de nombreux autres artistes, au parc de l'Orangerie, en juin 1977.

locaux prêtés par des associations, maisons de jeunes, églises, puis, les beaux jours venus, parcs publics, places, jardins. À la fin nous avons obtenu la disposition, assez longue dans l'été finissant si je me souviens bien, de la salle municipale de l'Aubette, sur la place principale de Strasbourg, où a eu lieu aussi la création, en septembre ou octobre 1977. Le spectacle a été repris par la suite en tournée, toujours à la débrouille, dans la banlieue de Strasbourg (la belle salle de fêtes de Schiltigheim, ouverte depuis peu) puis à Marseille (Maison de l'Étranger), Bordeaux (Festival Sigma – notre seul hôte de quelque taille institutionnelle), Aix-en-Provence (Hall de la Faculté des Lettres), Montpellier (Pavillon Populaire) et peut-être d'autres lieux que j'oublie. Partout l'accueil fut surchauffé. La création avait bénéficié d'une pleine page dans Le Monde, sous la signature chaleureuse de Colette Godard⁶.

*

La traduction que l'on peut redécouvrir ci-dessous, après une hibernation de quarante ans, montre diverses particularités, dont une sur laquelle je voudrais attirer l'attention. Une tragédie grecque est composée d'épisodes ou scènes (ici dénommées « séquences »), alternées avec des chants du chœur. Or, ces chants présentent toujours une grande difficulté de réalisation lorsqu'on entreprend de monter ces pièces aujourd'hui. Notre travail voulait assumer, au sens strict, le caractère musical de ces parties du texte – d'autant qu'en bon nietzschéens nous étions convaincus que « l'esprit de la musique » était l'énergie primordiale qui avait fait naître la tragédie, et que cette force initiale était plus présente et active dans Eschyle que chez ses successeurs, où elle allait s'étioler progressivement⁷. Cette inspiration avait fortement influé sur le choix de cette œuvre.

La musicalité de ces moments ne faisant pour nous aucun doute, tout comme notre volonté de l'exprimer dans des énergies du temps, nous avons tenté successivement plusieurs manières, pour nous fixer bientôt sur l'accompagnement d'un trio formé par un piano, une guitare et une basse électriques, jouant dans un style très contemporain – entre jazz et rock. Cependant, pour que la forme du texte, et son énergie, puissent être actives, il m'avait semblé indispensable de recourir à une diction rythmée, sans

⁶ C. Godard, « Jouer ailleurs, Agamemnon à Strasbourg, Hamlet à Bochum », *Le Monde*, 20 Octobre 1977. Le « jeune » théâtre de ces années-là ne dira jamais assez tout ce qu'il doit à cette grande dame de la critique.

⁷ F. Nietzsche, *La Naissance de la tragédie à partir de l'esprit de la musique* (1872). Nombreuses traductions françaises disponibles.

chant mélodique mais avec une scansion cadencée, battue. Disons que le traitement des mots et des phrases ressemblait, par anticipation, à ce qu'on connaîtrait peu après sous le nom de « rap » – cette forme musicale, née outre-Atlantique, ne devant se diffuser en Europe que dans les années suivantes : à l'époque nous n'en savions rien. Il fallait que le texte pût recevoir de telles énergies, ce qui n'était pas simple. C'est pourquoi, après des perplexités et obstacles, j'ai, pour chaque chant du chœur, rédigé une « seconde version » versifiée, sans rimes mais avec des choix prosodiques marqués. Elle traduisait des exigences convergentes : le souci de respecter, un peu au moins, l'ampleur ou la brièveté des vers grecs tels que je les voyais se dessiner dans la respectable édition des Belles Lettres qui me servait de guide ; et le choix d'exprimer les diverses rythmiques du texte à l'aide des ressources de la versification française, telles qu'elles courent entre La Fontaine, Hugo et Aragon, les alexandrins alternant avec des déca- ou octosyllabes, ou des vers plus courts. Le résultat, un peu inattendu, demandait évidemment de prendre quelques libertés avec le mot-à-mot. Mais cette jonction des énergies nées du jazz avec les passions prosodiques de mon enfance donnent, au moins, une singularité à la proposition. En tout cas, elle parut communicative, puisque je me souviens, à plus d'une reprise, d'un public soulevé et quasi-dansant⁸.

Cette tentative explique que, dans le texte ci-dessous, chaque chant du chœur soit livré en deux versions successives : la première plus soucieuse de fidélité syntaxique ou sémantique (à sa façon, bien sûr) et la seconde s'en détachant un peu pour faire sonner ces parti-pris rythmiques – ce qui était une fidélité aussi, au moins selon nos esprits d'alors.

Au moment où je livre la présente republication, j'ignore la validité philologique de la répartition adoptée il y a quarante ans, entre parties chantées et parlées – en particulier dans la séquence 6, où elles s'entrecroisent, ce qui fait une des forces de la structure dramatique – : j'ai dû, à l'époque, m'appuyer pour la définir sur une ou plusieurs éditions savantes. Je respecte aujourd'hui la division proposée alors, mais pour la rendre plus lisible, j'ai choisi les caractères italiques pour les chants et répliques censément chantées, en conservant le romain pour le reste.

Je dois avouer aussi qu'en recopiant mot après mot la traduction pour la publier aujourd'hui (je n'avais pas, bien sûr, de fichier électronique), la

⁸ Les acteurs et actrices accompagnaient la diction du texte de mouvements rythmiques du corps qui sont devenus, pendant quelques années, une marque des productions et enseignements de l'Attroupeement et de ses suites.

puissance de l'entreprise eschyléenne me saute à nouveau au visage, yeux et oreilles. Tant pour la structure dramatique, stupéfiante de complexité et de clarté réunies, que pour la force poétique du langage lumineux et acéré. J'espère donc que cette version pourra en communiquer quelque chose à d'autres qu'à moi, et je me réjouis profondément de voir ce travail à nouveau disponible pour toutes et tous.

Novembre 2019.

NOTE SUR LA PONCTUATION

Un lecteur ou une lectrice attentifs pourront remarquer des variations, d'apparence assez arbitraire, dans l'usage de la ponctuation. Elle a pourtant été établie de façon attentive (ce qui n'exclut pas, évidemment, des inadvertances.) Voici quels en ont été les parti-pris.

En premier lieu, il s'agit là de textes versifiés. On a donc considéré, de façon générale, que toute fin de vers indique déjà, par elle-même, une coupure rythmique dans la diction des acteurs ou actrices. Et on a, le plus souvent, évité de la redoubler par une signe de ponctuation (par exemple, une virgule), sauf lorsque la précision paraissait indispensable à la perception de la syntaxe. Donc, en général, peu de virgules en fin de vers (même à la fin d'une incise introduite par une virgule, et qui en ponctuation normale appellerait une virgule aussi) : elles ont été maintenues seulement lorsqu'il a semblé utile d'écartier une confusion syntaxique avec le début du vers suivant. En revanche, à l'intérieur d'un vers, on a usé d'une variété de signes : virgules, points-virgules ou points, lorsque le sens de la phrase paraissait appeler une pause.

Deuxièmement, bien que tout le texte soit versifié, des différences distinguent le caractère des répliques. D'une part, certaines sont supposées chantées, donc lyriques au sens strict, et la ponctuation y est très elliptique, comme souvent dans la poésie moderne. Les points, virgules et points-virgules restent rares, et on a tenté de faire jouer à plein la prosodie pour marquer les variations rythmiques. Très peu de points, même, dans ce cas. Mais d'autre part, dans les passages censément parlés (présentés en caractères romains), certains se montrent nettement plus prosaïques dans leur ton ou leur style, quand d'autres sont portés par des élans lyriques affirmés. La ponctuation cherche à respecter cette différence, que nourrit une intuition de lecture, parfaitement discutable : ponctuation plus abondante dans les passages « prosaïques », et plus limitée dans les parties lyriques.

Enfin, dans ce même esprit, on répartit à l'instinct les majuscules en début de vers. Souvent le texte les évite, sauf au commencement des strophes. Parfois, on les rétablit, pour indiquer un mouvement du sens après une fin de vers sans point.

Tout ceci, redisons-le, repose sur des intuitions, liées à une longue pratique du jeu et de la scène, et à un sentiment du caractère intensément poétique de cette écriture. Mais ce ne sont que des suggestions, que des lecteurs, ou a fortiori des joueurs et joueuses, peuvent moduler à leur guise.

Décembre 2019.

SÉQUENCE 1

LE GUETTEUR:

Je demande aux dieux la fin de mes peines
de ces longues années de vigie, où, couchant
sur le toit des Atrides, accroupi, comme un chien
j'ai appris à connaître l'assemblée des astres nocturnes,
ceux qui portent aux mortels l'hiver ou la chaleur,
princes lumineux détachés dans l'éther
dont je connais les déclinés et les levers.
Et maintenant je guette encore le signal du flambeau
la lumière du feu qui portera la nouvelle de Troie,
l'annonce de la chute. Ainsi l'ordonne,
dans son attente, le cœur viril d'une femme.
Mais quand la rosée remplit ma couche nocturne, inquiète,
où les songes ne viennent pas,
car la peur est là, debout, face au sommeil
et garde le sommeil de me fermer les yeux,
quand je veux chanter ou gazouiller
pour me faire un remède sonore contre le sommeil,
je pleure sur cette maison, je me lamente,
qui n'est plus si bien gouvernée, comme avant.
Maintenant, que la bonne chance écarte les peines
que le feu de la bonne nouvelle apparaisse dans l'ombre.
Salut ! flambeau ! jour dans la nuit, lumière naissante,
et instauration de beaucoup de fêtes en Argos,
et beauté de cette chose qui arrive!
Ioug, Ioug!
La femme d'Agamemnon, je lui fais signe à tue-tête
de se lever du lit au plus vite,
et d'acclamer cette torche à travers la maison avec de longs cris aigus
puisque la ville d'Ilion est prise
comme le proclame le message du feu.
Et moi je préluderai aux danses,
je marquerai pour moi les coups de chance des maîtres,
ce flambeau, c'est un triple six.
Et puissé-je à son retour soulever, de ma main,
la main bien-aimée du maître de la maison

– pour le reste, je me tais, un bœuf est sur ma langue,
cette maison, si elle prenait une voix, parlerait très clairement.
Moi, si je parle à ceux qui savent,
pour les autres, exprès, j'oublie tout.

SÉQUENCE 2

LE CHŒUR :

Donc, cela fait dix ans déjà
que le grand adversaire de Priam, le roi Ménélas
et Agamemnon, honorés par Zeus d'un double trône
et d'un double sceptre, ce puissant
couple des Atrides, ont fait lever de ce pays
une troupe argienne de mille bateaux,
une armée pour leur venir en aide,

cependant que sortait de leurs cœurs une immense clameur pour
invoquer la guerre,
comme des vautours, projetés dans les airs par une douleur anormale
au-dessus des nids de leurs enfants
et qui tournoient
poussés par leurs ailes comme par des rames
ayant perdu pour rien
la peine de veiller les jeunes oiseaux

mais au-dessus quelqu'un – ou Apollon
ou Pan ou Zeus – qui entend
ce gémissement où retentit le chant des oiseaux
aux cris perçants de ces métèques du ciel
envoie le fléau qui venge la faute après-coup, l'Érinys

ainsi des fils d'Atrée
le tout-puissant les envoie contre Alexandre,
Zeus l'Hospitalier ; et pour cette femme de plusieurs hommes,
des luttes sans nombre
où les genoux alourdis s'enfoncent dans la poussière
où les lances se brisent dès les débuts
sont imposées
aux Danaens et aux Troyens à la fois.

Ainsi en va-t-il et s'accomplit le destin
ni le feu au-dessous, ni les libations au-dessus
n'apaiseront la colère inflexible
des offrandes qui refusent de flamber.

Nous, vieille chair, insolvables
laissés là par l'expédition
nous demeurons, comme des enfants
appuyés sur des sceptres.
Car la moelle qui monte dans les cœurs très jeunes
comme dans les vieux, la guerre
n'y est pas chez elle. Qu'est-il, le plus que vieillard
quand sa frondaison se flétrit,
allant sur trois pieds son chemin,
sans plus de force qu'un enfant
comme un songe en plein jour ?

Mais toi, fille de Tyndare,
reine Clytemnestre,
que dis-tu, que sais-tu, quelle est ta découverte ?
Quel message t'a fait
ordonner partout des sacrifices ?

Tous les dieux, ceux de la ville
ceux d'en haut, ceux du sol, ceux des portes
et de la place publique
ont leurs autels embrasés d'offrandes
et de partout, jusqu'au ciel
montent les flammes, surgies
d'une huile sainte
dont la douceur ne trompe pas
sur des offrandes tirées des profondeurs de la maison royale.

Sur tout cela, dis-moi ce qu'il est possible
et juste que j'apprenne, guéris
mon inquiétude, tantôt
elle me torture l'âme, et tantôt, grâce aux sacrifices
dont tu fais monter la fumée, l'espoir repousse
la tristesse rongeuse
jamais assouvie de chagrin.

CHANT 1 (PREMIERE VERSION)⁹

*Je suis maître de chanter quand ils prirent la route
 les hommes de pleine vigueur, sur l'arrêt puissant du destin
 car la seule force que les dieux ont laissée à notre âge, c'est la foi qui
 souffle dans nos chants
 et comment les maîtres des Achéens au double trône, qui
 commandaient
 ensemble à la jeunesse grecque
 sont partis, la lance et le bras prêts à la vengeance
 pour la Teucride, guidés par un augure violent :
 deux rois des oiseaux, l'un noir, l'autre à la queue blanche
 apparus aux rois des vaisseaux
 près du palais, du côté du bras qui tient la lance
 et un point bien visible,
 dévorant une hase pleine, avec sa portée
 privée de sa dernière course
 dis la plainte, la plainte, et que gagne le bien*

*Le sage prophète de l'armée vit dans ces mange-lièvres
 les deux Atrides belliqueux, à la volonté unique, les chefs
 de l'expédition ; et il dit, en prophétisant
 « après longtemps, les chasseurs prennent la ville de Priam
 et toute la richesse qu'en ses remparts
 le peuple ancien a réunie
 le destin en videra leur ventre, violemment
 à moins que la jalousie des dieux, prévenante, ne fasse disparaître
 le mors qui tient les dents de la ville de Troie,
 cette armée que voici. Car, compatissante, Artémis la pure s'indigne
 contre les chiens ailés de son père,
 qui sacrifient, avant ses couches, la hase malheureuse avec sa portée
 elle a horreur du festin des aigles »
 dis la plainte, la plainte, et que gagne le bien*

*« Voilà qu'en sa bonne pensée la Très-Belle
 favorable aux faibles petits des lions terribles*

⁹ Sur les deux versions proposées successivement pour chaque chant du chœur, voir ci-dessous la Préface, pp. 4-5.

*et bienveillante aux nourrissons
 de toutes les bêtes sauvages,
 m'invite à discerner dans ces symboles,
 apparition heureuse et fâcheuse aussi
 J'invoque à grands cris le Guérisseur
 pour qu'elle n'envoie pas aux Danaens de contre-vents
 qui les retiennent longtemps de voguer
 exigeant d'eux alors un sacrifice autre, hors-la-loi, sans festin
 qui divisera la famille et ne craindra pas un époux, car elle demeure
 terrible, toujours prête,
 économe, fourbe, de bonne mémoire, la Colère qui veut venger une
 enfant »*

*Ainsi Calchas, en même temps que de grands biens, annonça-t-il
 ces fatalités, d'après les augures du départ, à la maison des rois.
 Toi aussi, avec la même voix,
 dis la plainte, la plainte, et que gagne le bien*

*Zeus, quel qu'il soit,
 s'il aime ce nom,
 c'est lui que j'appelle ;
 je ne connais,
 ayant tout pesé,
 que Zeus pour, ce poids de stérile angoisse
 me l'ôter vraiment*

*Un qui fut grand jadis
 plein d'une audace à tout combattre
 on ne dira même plus qu'il a été ;
 celui qui vient ensuite
 trouve son vainqueur et sa fin
 mais Zeus si l'on crie sa victoire de tout cœur
 alors, on a raison tout à fait*

*Il fait cheminer les hommes vers la raison
 en posant comme sa loi
 par la souffrance le savoir ;
 lorsque, dans le sommeil, le remords suinte
 sur le cœur, la mémoire des souffrances
 la peine se fait sagesse malgré nous,*

*c'est une violence bienfaisante des démons
qui sont assis au banc sacré*

*Ainsi le plus vieux des chefs
de la flotte achéenne
qui jamais ne blâme un prophète
conspirait avec les coups du sort ;
voiles pliées, ventre creux,
les Achéens s'énervent,
navires arrêtés en face de Chalcis
sous les rugissements des courants de l'Aulide*

*Les souffles venant du Strymon apportaient
les loisirs funestes, la famine, les mauvais mouillages,
l'égarement des hommes, l'usure
des carènes et des cordages
ils imposaient l'égarement du temps,
épuisaient et déchiraient
la fleur des Argiens. Et quand
contre cette cruelle tempête
le devin proposa aux princes
au nom d'Artémis, un remède autrement plus pesant
alors, de leurs sceptres, les Atrides
se mirent à frapper le sol
sans se retenir de pleurer*

*Et ce que dit le vieux roi sonne ainsi :
« Pesant, mon destin, si je désobéis,
pesant aussi, si je déchire mon enfant
l'ornement de ma maison,
si je souille du sang d'une vierge égorgée
mes mains de père
sur l'autel. Y a-t-il une voie hors du malheur ?
Comment désertier les navires
et fauter contre mes frères d'armes ?
Si les vents cessent
par le sacrifice du sang d'une vierge
il faut que je le désire
et c'est juste. Que le bien soit. »*

*Quand il eut passé sous le joug du destin
 en son âme le vent tourna
 impur, impie, sacrilège
 déterminant son âme à toutes les audaces
 Car les vivants se fient à la honteuse dans ses conseils
 la folie porteuse de malheurs qui les enhardit
 Il osa, lui, devenir
 sacrificateur de sa fille
 pour cette guerre que coûte une femme
 et pour faire partir les bateaux*

*Ses prières et ses appels à son père
 n'y purent rien, ni son âge de vierge
 devant ces chefs qui aiment la guerre.
 Après l'invocation, le père fait signe à ses aides
 que, comme une chèvre, au-dessus de l'autel
 couverte de ses voiles et, de toute son âme
 s'accrochant à la terre,
 elle soit saisie et soulevée et qu'on étouffe d'un bâillon
 la voix maudissant la demeure,*

*brutalement, par la violence muette de la bride.
 Mais pendant que tombe au sol sa robe de safran,
 elle frappe chaque sacrificateur
 d'un trait de ses yeux qui porte la pitié
 elle semble, comme en peinture
 vouloir leur parler
 elle qui, si souvent
 chez son père, aux bonnes tables où sont les hommes
 immaculée, fille sans taureau
 avait chanté avec amour pour son père bien-aimé
 le péan bienheureux
 de la troisième libation*

*La suite, je ne l'ai pas vue, ni n'en parle
 mais l'art de Calchas n'est pas impuissant
 c'est justice que celui qui a souffert
 accède au savoir*

*l'avenir, quand il vient, on le connaît
 mais avant, salut à lui,
 c'est comme gémir à l'avance
 il sera assez clair quand son jour se lèvera
 Vienne alors le succès que désire
 celle-ci qui avance,
 la seule en terre d'Apis
 qui soit vigie et rempart*

– fin du chant 1 (première version) –

CHANT 1 (DEUXIEME VERSION)¹⁰

*Ce que je peux chanter, c'est quand ils sont partis
 les hommes vigoureux, sous la loi du destin
 la force des vieillards, c'est le pouvoir du chant
 et comment les deux rois de l'armée achéenne
 qui commandaient ensemble à la jeunesse grecque
 sont partis, en levant les bras pour la vengeance
 devant suivre pour guide un présage violent :
 deux oiseaux qu'on a vus, l'un noir et l'autre blanc
 apparus aux deux rois qui commandent la flotte
 sur le flanc du palais, du côté de la lance
 sous tous les yeux fixés, mangeant une femelle
 enceinte de son lièvre avec tous ses petits
 saisie par le destin dans sa dernière course
 Dis la plainte, la plainte, et que gagne le bien*

*Le prophète aux armées vit dans ces mange-lièvres
 les Atrides guerriers, leur volonté unique
 les deux chefs de l'armée, et il dit, en prophète
 « Dans longtemps les chasseurs prendront la vieille ville
 de Priam, et alors, la richesse amassée
 par ce peuple opulent au sein de ses remparts
 le sort la videra violemment de leur ventre
 à moins qu'un dieu, jaloux, ne fasse disparaître*

¹⁰ Cf. ci-dessus, note 9.

*le mors qui tient les dents de la ville de Troie
cette armée que voici. Et Artémis la pure
s'indigne à voir son père, avec ses chiens ailés
qui tue la bête pleine avant sa délivrance
les aigles qui festoient provoquent son dégoût
Dis la plainte, la plainte, et que gagne le bien.*

*Voilà ce que me dit, dans sa bonne pensée,
la Pure, la Très-Belle, elle est très favorable
aux petits des lions et des bêtes sauvages
voilà ce qu'elle veut que je voie dans ces signes
présages très heureux et très fâcheux aussi
Je supplie à grands cris le dieu qui sait guérir
pour qu'elle n'envoie pas aux Grecs de contre-vents
qui les empêcheraient de monter vers le large
qu'elle ne veuille pas, en échange du vent,
un autre sacrifice, hors la loi, sans festin
qui fendra la famille et touchera l'époux
car il reste au foyer, terrible, toujours prête
économe, trompeuse et de bonne mémoire
la Colère qui veille à venger son enfant »
Ainsi parla Calchas à la maison des rois.
Toi aussi, comme lui, de ta voix qui résonne
dis la plainte, la plainte, et que gagne le bien.*

*Zeus, quel qu'il soit
s'il veut ce nom
lui, je l'appelle ;
je ne connais
tout bien pesé
que Zeus pour, un tel poids d'angoisse devant rien,
me l'enlever.*

*Un qui fut grand
tout plein d'audace
a disparu
celui qui suit
est renversé
Mais Zeus lui, si on crie sa force et sa victoire*

on a raison

*Il conduit l'homme à la raison
en instaurant sa grande loi
par la souffrance le savoir
quand dans la nuit le remords suinte
quand la mémoire a ses douleurs
la peine devient la sagesse
bonne violence que font les dieux
qui sont assis au banc sacré*

*C'est ainsi que le plus vieux chef
de la flotte des Achéens
qui respecte tant de prophètes
se prêtait aux coups du destin
voiles pliées et ventres creux
les Achéens sont énervés
bateaux arrêtés à Chalcis
dans les flots grondants de l'Aulide*

*Les vents du Strymon apportaient
les mauvais loisirs, la famine
l'égarement qui prend les hommes
l'usure qui prend les bateaux
ils imposaient le temps qui dure
ils épuisaient et déchiraient
toute la fleur des Achéens
Et lorsque contre la tempête
le devin proposa aux princes
un remède bien plus pesant
alors, du sceptre, les Atrides
se mirent à frapper le sol
sans se retenir de pleurer.*

*Et le vieux roi parla ainsi :
« Lourd mon destin, si je m'insurge
et si lourd, si je tue ma fille
la parure de ma maison,
si je souille d'un sang de vierge*

*mes mains de père sur l'autel
 Puis-je marcher hors du malheur ?
 comment désertier les navires,
 fauter contre mes compagnons ?
 s'il faut que cessent les vents
 le sacrifice d'une vierge
 il est bon que je le désire
 et c'est juste. Que cela soit. »*

*Quand le destin l'eut bien dompté
 dans son âme le vent tourna
 impur, impie, et sacrilège
 poussant son âme à tout braver
 c'est la honteuse qui nous guide
 la folie qui porte malheurs
 il osa, lui, aller au bout
 du sacrifice de sa fille
 pour la guerre pour une femme
 et pour que partent les bateaux*

*Ses cris, ses appels à son père
 et son âge n'y purent rien
 l'amour des chefs est pour la guerre
 le père fait signe à ses aides
 on la saisit comme une chèvre
 de tout cœur elle tient la terre
 on la soulève sur l'autel
 on étouffe sous un ballon
 les belles lèvres de sa bouche
 sa voix qui maudit la demeure,
 par la force brutale et muette de la bride
 Mais lorsque tombe au sol sa robe de safran
 elle envoie à chacun des sacrificateurs
 un trait qui vient des yeux et porte la pitié
 on dirait, comme une peinture
 qu'elle veut parler avec eux
 elle qui souvent chez son père
 aux bonnes tables où sont les hommes
 immaculée, fille sans mâle,*

*avait chanté avec amour
pour son père, le chant heureux
de la troisième libation*

*Je n'ai pas vu la suite et je n'en parle pas
mais le devin Calchas ne dit pas de mensonges
celui qui a souffert acquerra le savoir
On connaît l'avenir assez tôt quand il vient
avant cela, salut à lui
c'est comme gémir à l'avance
il sera toujours assez clair
lorsque son jour se lèvera
Vienne alors le succès qu'il faut
à cette femme qui s'avance
la seule ici qui soit ensemble
et la vigie et le rempart*

– fin du chant 1 (deuxième version) –

LE CHŒUR :

Je suis venu en vénérant, Clytemnestre, ton pouvoir
car il est juste d'honorer la femme de l'homme qui commande
quand le trône masculin reste vide.
Mais toi, as-tu appris du bon, ou rien,
est-ce dans l'espoir seulement d'une bonne nouvelle que tu fais des
sacrifices ?
Je serai heureux de t'écouter, ou je respecterai ton silence.

SÉQUENCE 3

CLYTEMNESTRE :

Bonne nouvelle que cette aurore si, comme dit le proverbe,
elle ressemble à sa mère, cette nuit bienheureuse qui l'a engendrée.
Ce que tu vas apprendre t'enchantera plus que ce que tu espères
écouter.

Les Argiens ont pris la ville de Priam.

LE CHŒUR :

Comment dis-tu ? je comprends mal, tellement j'y crois peu.

CLYTEMNESTRE :

Troie est aux Achéens. Est-ce que je parle clairement ?

LE CHŒUR :

La joie, qui s'insinue en moi, pousse au-dehors mes larmes.

CLYTEMNESTRE :

Eh bien, ton âme est bonne, et tes yeux le déclarent.

LE CHŒUR :

Mais quoi ? Y a-t-il un indice qu'on puisse croire ?

CLYTEMNESTRE :

Il y en a, sans doute, si un dieu ne me trompe pas.

LE CHŒUR :

ou bien c'est un rêve, et ses apparitions, qui ont forcé ta confiance

CLYTEMNESTRE :

Je ne crois en rien, quand je sais que mon esprit sommeille.

LE CHŒUR :

ne t'es-tu pas laissé gaver de discours engourdis ?

CLYTEMNESTRE :

C'est à l'esprit d'un jeune enfant que tu t'adresses, on dirait.

LE CHŒUR :

Depuis combien de temps la ville a-t-elle été détruite ?

CLYTEMNESTRE :

La nuit dont sort ce jour-ci, c'est la bonne nuit dont je parle.

LE CHŒUR :

Quel est le messager qui peut porter si vite la nouvelle ?

CLYTEMNESTRE :

Hephaïstos, en lançant de l'Ida la flamme étincelante.
 De torche en torche, jusqu'ici, il a envoyé
 le courrier du feu. De l'Ida, au roc de l'Hermès,
 à Lemnos. La grande lumière partie de l'île arrive en troisième lieu
 au mont Athos, falaise de Zeus.
 Elle est allée, courant sur la croupe de la mer,
 la force du flambeau voyageur, à plaisir,

 la torche aux rayons d'or, comme un soleil,
 portant son clair message à Makistos, poste de guet.
 Lui ne tarde pas ; il ne veut pas, étourdi de sommeil,
 laisser filer sa part du message ;
 il porte au loin la lumière de la torche, vers les courants de l'Euripe,
 jusqu'à Messapios, faisant signe aux gardiens, là-bas.
 Ils font de la lumière aussi, et la poussent en avant
 mettant le feu à un tas de vieilles bruyères ;
 vigoureuse la flamme qui ne s'obscurcit pas :
 elle franchit d'un bond la plaine de l'Asopos, juste
 comme la lune brillante, et, au roc du Cithéron
 elle en réveille d'autres qui recueillent le feu voyageur.
 La garde ne manque pas d'envoyer une lumière qui porte loin,
 elle dépasse les consignes, elle en allume plus qu'il n'en faut ;
 et le lac Gorgopis est franchi par un saut de lumière
 qui parvient à Egiplanctos,
 et presse ceux qui sont là de ne point retarder le feu.
 Ils l'envoient, et elle brûle, démesurée,
 grande barbe de flamme, et Saronique,
 pointe visible du détroit est survolée
 par la traînée flamboyante. Puis elle s'avance, puis elle arrive
 au sommet du mont Arachné, au poste voisin de la ville,
 et de là, s'abat sur le toit des Atrides
 cette lumière venue du feu de l'Ida.

Telles étaient les lois pour mes porteurs de torches,
 en passant des uns aux autres, elles s'accomplissaient ;
 du premier au dernier, tous ont gagné la course.
 Voici la preuve que je te donne, ce signe dont je parle,
 que mon homme me transmet depuis Troie.

LE CHŒUR :

Aux dieux tout à l'heure, femme, mes vœux s'adresseront
 mais, pour un étonnement perpétuel, je voudrais t'entendre
 parler ici, comme tu parles, encore.

CLYTEMNESTRE :

Troie est aujourd'hui occupée par les Achéens.
 J'imagine dans la ville des cris que l'on distingue ;
 du vinaigre et de l'huile versée dans le même vase
 se séparent, dirait-on, de ne pas s'aimer :
 ainsi, des vaincus et des vainqueurs on entend les cris
 séparés dans leur double fortune.
 Les uns tombent sur les corps
 des hommes, des frères, ou bien,
 enfants, sur celui de leur vieux père, et se lamentent,
 d'une gorge qui n'est plus libre, sur la mort de tout ce qu'ils aiment
 Les autres, l'errance et les combats de la nuit
 les rassemblent, affamés, pour manger ce qu'il y a dans la ville
 et, sans ordre ni répartition,
 comme le sort les désigne,
 déjà, dans les maisons troyennes conquises
 ils s'installent, affranchis du gel
 et de la rosée des camps. Qu'ils sont heureux
 de ne pas se garder et de dormir toute la nuit !
 S'ils respectent les possesseurs de la cité, les dieux
 dont la terre est prise, les dieux en leurs sièges,
 ils n'auront pas à craindre la défaite après la victoire ;
 mais que le désir d'abord ne tombe pas sur l'armée
 du pillage sacrilège, de la soumission au gain ;
 il leur faut, pour revenir saufs à leur demeure
 courir encore l'autre moitié de la carrière.
 Et même si, sans offenser les dieux, l'armée s'en va,
 l'outrage fait aux morts pourrait encore s'éveiller

même si le malheur n'a pas frappé tout de suite.
Voilà ce que je dis, moi qui suis une femme.
Puisse le bonheur l'emporter sans réserve,
puissé-je tirer profit de si grands succès.

LE CHŒUR :

Femme, autant qu'un homme sage tu parles sagement.
Moi, j'ai entendu tes indices que l'on peut croire
et je m'apprête à glorifier les dieux
d'avoir forgé une joie à la mesure de nos peines.

Ô Zeus roi et la Nuit bien aimée
créatrice d'une si grande gloire
qui avez jeté sur les murs de Troie
le filet qui enserre si bien
que ni jeune ni vieux ne s'évade
du grand réseau de l'esclavage
où le malheur les a tous pris.
C'est Zeus l'Hospitalier, qui est grand, que je révère,
qui a agi dans tout cela. Sur Alexandre
il gardait son arc tendu depuis longtemps
pour ne pas tirer trop tôt
ni trop loin, dans les étoiles.

CHANT 2 (PREMIERE VERSION)

*C'est Zeus qui a fait le coup et ils peuvent le dire
on peut facilement remonter à la source
ils ont eu ce qu'il a voulu accomplir. Les dieux, a-t-on dit
ne trouvent pas bon d'avoir souci des vivants
qui foulent aux pieds les joies des choses intouchables :
c'est une parole impie.
Le malheur montre qu'il prend naissance
dans les audaces interdites
les aspirations à plus qu'il n'est juste
les maisons débordant de superflu
la mesure est le mieux. Que nous soit
bienfaisant ce qui suffit*

*à celui qui eut du bon cœur en partage.
 Aucun rempart ne sauvera
 l'homme qui, repu de richesses,
 renverse d'un coup de pied
 le maître-autel de la justice*

*Il se laisse violer par la porteuse de malheurs
 l'odieuse Persuasion, enfant de l'erreur qui entraîne,
 tout remède est vain. Plus de secret,
 la blessure éclate d'une clarté funèbre.
 Comme une monnaie de mauvais airain
 que l'usure et les coups
 ont fait noircir
 le voilà jugé
 lui qui, comme un enfant, poursuit l'oiseau qui vole
 et inflige à sa ville un disgrâce insupportable
 Aucun des dieux n'entend sa prière
 voilà comment il a tourné,
 l'injuste : il est détruit.*

*Tel est venu Pâris
 dans la maison des Atrides
 profaner la table de l'hôte
 en volant la femme.*

*Elle, laissant à ceux de sa ville
 les boucliers en tumulte
 les lances, les matelots qui s'arment
 apportant à Ilion, comme dot, la mort
 légère, elle passe les portes, et ose
 ce que personne, jamais, n'a osé. Comme ils se lamentèrent,
 les prophètes de la maison ! ils disaient :
 Io, Io, la maison, la maison et les princes
 Io l'épouse qui suit les pas de son amant.
 Lui, voilà qu'il se tait, sans honneur,
 sans plainte, sans y croire, le délaissé.
 Le désir de celle qui est au-delà de la mer
 c'est comme un fantôme qui règne sur la maison.
 La belle forme des statues
 lui est odieuse*

*elles sont sans regard
Aphrodite s'est enfuie*

*Les fantômes de rêve, douloureux
font croire au plaisir, pour rien
c'est pour rien la joie
que l'on croyait voir
et la vision se transforme entre les bras
et s'en va, d'un coup, à tire d'aile
par le chemin du sommeil
Ces douleurs-là sont celles de la maison
mais de plus grandes les recouvrent
pour tous ceux qui ont quitté la Grèce
terre endeuillée dans chacune de ses demeures
où tous les cœurs sont étreints d'affliction.*

*On connaît ceux qui sont partis
mais au lieu de revoir des hommes
ce sont des urnes et de la cendre
qui reviennent dans chaque maison.*

*Arès, le changeur des corps
qui tient sa balance dans les batailles
renvoie d'Ilion aux bien-aimés
ce qui reste après la flamme
poussière lourde à pleurer
au lieu d'un homme de la cendre
facilement tassée dans un vase
On gémit, on dit du bien de celui qui savait se battre
de celui qui est tombé avec gloire dans la tuerie
pour la femme d'un autre
et on gronde à voix basse
et la haine fait son chemin
contre les Atrides justiciers.*

*D'autres là-bas, autour des murs
sont enfouis sous Ilion
la terre ennemie cache et retient
la belle forme des cadavres*

*Lourde la rumeur de rancune des gens
 il faut payer sa rançon à la malédiction populaire
 je crains de découvrir
 ce que la nuit recèle
 le regard des dieux est fixé
 sur ceux qui ont versé tant de sang
 La chance se retourne
 le jour vient où les Érinyes,
 noires, réduisent à néant
 celui qui fut heureux dans l'injustice
 et ceux qu'elles écrasent perdent toute leur force
 Trop de gloire est bien lourd :
 c'est à la tête que frappe la foudre de Zeus.
 Je choisis un bonheur plus commun
 je ne veux pas ruiner de ville
 je ne veux pas être asservi
 ni voir ma vie emprisonnée.*

– fin du chant 2 (première version) –

CHANT 2 (DEUXIEME VERSION)

*Ce coup-là est de Zeus, ils peuvent le clamer
 on peut facilement remonter à la source
 le sort leur a donné ce que Zeus a voulu
 les dieux, dit-on, sont insensibles
 aux sacrilèges des mortels
 opinion pleine d'impiété
 On voit bien d'où sort le malheur
 c'est des audaces interdites
 c'est du désir démesuré
 des maisons où l'on sait que le luxe déborde
 la mesure est le mieux
 que nous soit bienfaisant ce qui suffit au juste
 qui a eu le bon cœur comme lot du destin
 Aucun rempart
 pour le trop riche
 quand il piétine*

l'autel des dieux

*Il cède peu à peu, il se laisse violer
par la persuasion, par l'erreur qui l'entraîne
les remèdes sont vains, le secret est banni
et bientôt la blessure éclate
d'une clarté de catastrophe
on dirait une monnaie fausse
frappée dans un métal mauvais
usée et noircie par les coups
Il est ainsi quand on le juge
lui qui, comme un enfant, poursuit l'oiseau qui vole
sa ville en pâtira
les dieux n'entendront pas la prière qu'il dit
voilà comment il tourne et il sera détruit
Voilà Pâris
chez les Atrides
voleur de femme
trouble festin*

*Elle qui laisse à sa patrie
le tumulte des boucliers
les fers, les matelots qui s'arment
qui porte à Ilion la mort pour seule dot
elle passe, légère, et ose l'inosable
Ô combien ils se lamentèrent
les prophètes de la maison
« Io Io Io la maison, la maison et les princes
Io, l'épouse qui suit les pas de son amant »
Lui se tait, sans cœur, sans plainte
il n'y croit pas, le délaissé
le désir d'elle, après la mer
c'est un spectre sur la maison
Chaque statue
lui est odieuse
les yeux sont vides
l'âme est partie*

*Douloureux, les spectres du rêve
 font croire au désir, et pour rien
 pour rien la joie qu'on croyait voir
 Et la vision se change et les bras se resserrent
 et tout s'en va, d'un coup, comme au vol d'un oiseau
 avec le sommeil qui s'enfuit.
 Ces douleurs-là sont domestiques
 Elles sont bien masquées par des douleurs plus grandes
 pour tous ceux d'entre nous qui ont quitté la Grèce
 car cette terre est endeuillée
 dans chacune de ses demeures
 et tous les cœurs de ce pays
 sont opprimés par l'affliction
 L'homme est parti
 et ce qui rentre
 c'est de la cendre
 à la maison*

*Arès, le monnayeur des corps
 lui qui tient sa balance au milieu des batailles
 renvoie d'Ilion aux bien aimés
 le peu qui reste après la flamme
 la poussière lourde à pleurer
 au lieu d'un homme de la cendre
 facile à tasser dans un vase
 On gémit, et on dit du bien
 de celui qui savait se battre
 de celui qui, glorieux, est mort dans la tuerie
 pour la femme d'un autre, et on gronde à voix basse
 la haine suit les pleurs, elle fait son chemin
 pour les Atrides, justiciers
 D'autres, là-bas
 sont enfouis
 autour des murs
 sous Ilion
 autres statues
 ces beaux cadavres
 pris dans la terre
 et qu'elle tient*

*La rancœur des gens est bien lourde
 il faut payer son prix à la fureur du peuple
 j'ai peur de voir se révéler
 ce que la nuit retient en elle
 le regard des dieux est fixé
 sur ceux qui versent tant de sang
 la chance tourne et la main passe
 le jour vient où les Érinyes
 noires, réduisent à néant
 celui qui fut heureux tout en étant injuste
 et ceux qui sont frappés sont vidés de leur force
 une gloire trop grande est trop lourde à porter
 Zeus, qui le sait, frappe à la tête
 Je choisis moins
 sans ville prise
 sans servitude
 ma vie est bien*

– fin du chant 2 (deuxième version) –

LE CHŒUR :

La bonne nouvelle apportée par le feu
 le bruit s'en répand vite par la ville
 qui sait si elle est vraie
 ou si c'est un mensonge des dieux ?
 Est-il un homme assez enfant, ou l'esprit assez troublé
 pour s'enflammer d'espoir au message de feu
 quitte à souffrir, déçu, quand changeront les choses ?
 C'est bien du gouvernement d'une femme
 que de se réjouir d'une apparence
 la femme croit trop en son désir
 il la devance vite
 mais très vite aussi disparaît
 ce qu'elle a proclamé très haut.

Nous saurons vite si ces flambeaux porteurs de lumière,

ces signaux, cette transmission de flamme
sont vrais, ou si, comme en rêve,
leur clarté réjouissante est venue tromper nos esprits
Je vois qu'arrive du rivage un héraut
ombragé de rameaux d'oliviers. J'en ai pour témoin
la sœur de la boue, sa jumelle assoiffée, la poussière.
Ce n'est plus un signe muet, ni la fumée
d'un feu de bois flambant pour toi sur les montagnes
ou bien la joie grandira quand il lancera ses paroles
ou bien, – les mots d'en face, je ne veux pas qu'on les dise.
Qu'un bonheur si bien apparu soit suivi d'autres bonheurs !
Celui qui souhaite autrement pour la ville
qu'il récolte pour lui le fruit du crime de son âme.

SÉQUENCE 4

LE HERAUT :

Io, la terre paternelle, le sol du pays d'Argos,
je te suis revenu avec la lumière de la dixième année
de tous les espoirs brisés un seul s'est accompli.
Jamais je ne me suis vanté
mort, d'avoir une part dans le sol du pays d'Argos
comme sépulture bien-aimée
Salut, le sol du pays, salut, la lumière du soleil,
toi, Zeus qui domines la terre, toi, roi de la Pythie
ne lance plus jamais contre nous les flèches de ton arc,
tu as été assez malveillant, près du Scamandre,
au contraire, sois maintenant sauveur et médecin
roi Apollon ; et je prie tous les dieux des combats
et mon patron,
Hermès, héraut bien aimé, vénéré des hérauts,
et les demi-dieux qui ont fait escorte
d'accueillir, au contraire, avec bienveillance
l'armée que les javelots ont épargnée
Io, les maisons des rois, les demeures bien-aimées
et les sièges vénérables, et les génies du soleil
accueillez de vos regards lumineux
comme il faut, après si longtemps, le roi
Il est arrivé, en vous apportant la lumière dans la nuit
à vous, et à tous en commun, le roi Agamemnon.
Mais accueillez-le bien, comme il faut,
il a détruit Troie dans ses fondations
avec la pioche de Zeus porte-justice
avec elle il a dévasté la terre
anéanti les autels et les temples des dieux
réduit à rien tous les spermes dans le sol du pays
Voilà le joug qu'il a jeté autour de Troie
qui revient, le plus digne des mortels.
Pâris, ni la ville qui s'éteint avec lui
ne peuvent se vanter que la punition soit légère
le pillage et le rapt dont il était coupable
il en a perdu le butin, et a récolté la destruction
pour le sol de son pays et la maison de ses pères

les priamides ont payé la faute deux fois.

LE CHŒUR :

Salut, le héraut de l'armée achéenne !

LE HERAUT :

Salut, je ne contesterai plus la mort auprès des dieux

LE CHŒUR :

l'amour de cette terre paternelle t'a épuisé,

LE HERAUT :

jusqu'à pleurer des yeux, sous la joie,

LE CHŒUR :

très douce, que vous connaissez maintenant, avec les atteintes du mal

LE HERAUT :

comment ? enseigne-moi, et je comprendrai ce que tu dis

LE CHŒUR :

l'atteinte du désir qui rend amour pour amour

LE HERAUT :

tu dis que cette terre regrettée regrette l'armée

LE CHŒUR :

jusqu'à pousser son gémissement par mon esprit multiple et obscur

LE HERAUT :

D'où cette tristesse affligeante qui vous surplombait ?

LE CHŒUR :

depuis longtemps je tiens le silence comme une drogue contre les
dommages

LE HERAUT :

comment ? les chefs étant partis, tu tremblais devant quelqu'un ?

LE CHŒUR :

au point que maintenant, comme pour toi déjà, même mourir est une
grande joie

LE HERAUT :

l'accompli est bien. Dans un long temps
on peut dire que tout est porteur de bonheur
et de plainte aussi ; qui, sauf les dieux
reste toujours indemne des passages du temps ?
si je disais les souffrances, les séjours dans les vents mauvais,
les coursives étroites et les couches pénibles,
quelle partie du jour sans gémir et se plaindre ?
et sur terre, c'était plus horrible encore
nos lits étaient sous les murs des ennemis
et, du ciel et de la terre, les rosées
des prairies distillaient goutte à goutte un malheur interminable
infestant le poil des vêtements
Et si on disait l'hiver, le tueur d'oiseaux
comme nous l'avions, nous, insupportable, quand il neigeait sur l'Ida
ou la chaleur, quand la mer du Midi
s'endort étale dans sa couche, sans un souffle du vent
de tout cela, pourquoi se plaindre ? la peine est du passé
du passé ; comme pour les morts
le souci de se remettre debout,
pourquoi compter les morts à nouveau
pour faire souffrir les vivants devant la haine du sort ?
aux malheurs je veux dire : Salut !
Pour nous, les restes de l'armée d'Argos,
la victoire l'emporte, la peine ne fait pas le poids
et il fait bon clamer à la face du soleil
dont la lumière vole sur la terre et sur la mer :
« Troie une fois conquise, l'expédition argienne
a offert ses loques aux dieux de la Grèce
comme des trophées pour leur antique demeure »
Voilà ce qu'il faut qu'on entende, bien dit, dans la ville
quant aux stratèges ; par la grâce efficace
de Zeus qui agit tout. J'ai tout dit.

CLYTEMNESTRE :

J'ai crié il y a longtemps, sous la joie,
quand le premier, dans la nuit, est venu le messager de feu
annoncer la chute et la ruine d'Ilion
On me le reprochait, en disant : « Pour ce flambeau

te voilà convaincue que Troie est maintenant détruite ?
 c'est bien le cœur d'une femme qui peut s'exalter ainsi »
 avec de tels discours, j'étais folle, apparemment
 et pourtant je fis des sacrifices, et selon la loi des femmes
 on se lançait les unes aux autres des hululements à travers la ville
 et la flamme craquait, de bon augure, sur les sièges des dieux
 mangeuse d'offrande qui se couchait repue avec une bonne odeur.
 Quel besoin, maintenant, que tu m'en dises plus ?
 le maître lui-même me dira tout
 le mieux est que, mon époux vénéré, je l'accueille
 avec hâte à son retour. Qu'y a-t-il
 pour une femme au-dessus de cela ? quel plaisir plus lumineux
 que de voir l'homme au retour de l'armée, ramené par un dieu
 et lui ouvrir les portes ? Porte à mon époux ce message
 qu'il doit venir au plus vite pour le désir de sa ville
 Sa femme fidèle à la maison, il la retrouvera
 à son retour comme il l'a laissée, chienne domestique
 à sa dévotion, faisant la guerre à ceux qui lui veulent du mal
 la même en tout, sans que les scellés posés
 sur elle n'aient été brisés après un si long temps.
 La jouissance, les mots qu'on blâme
 d'un autre homme, je n'en sais rien, c'est comme teindre le bronze
 Telle je clame ; la vérité, j'en suis chargée, et je n'ai pas honte
 qu'elle déborde sur les lèvres d'une femme de ma race.

LE CHŒUR :

Voilà son discours, sa leçon pour toi
 puisse l'interprète percer la belle allure de ses paroles.
 Mais dis-moi, héraut, quelles nouvelles de Ménélas ?
 Est-il de retour, sain et sauf
 avec vous ? Cette terre aime son pouvoir.

LE HERAUT :

Je ne sais comment dire un mensonge dont la beauté
 pourrait durer assez longtemps.

LE CHŒUR :

Comment pourrais-tu parler ensemble de la vérité et de la joie ?
 Leur scission ne parvient pas bien à se cacher.

LE HERAUT :

L'homme a disparu de l'armée achéenne ;
lui-même et son vaisseau ; je ne dis pas de mensonge.

LE CHŒUR :

Disparu, devant vous, au départ d'Ilion,
ou dans une tempête que vous avez subie ensemble, qui l'a arraché à
l'armée ?

LE HERAUT :

Tu as trouvé, comme l'archer habile sait atteindre ce qu'il voit,
ce grand malheur s'énonce en un discours rapide.

LE CHŒUR :

Est-il vivant ou mort,
d'après ce qu'en disent les autres sur les navires, d'après les bruits ?

LE HERAUT :

Personne ne sait rien, ni ne peut porter de message
sauf le soleil, qui nourrit le sol et la nature.

LE CHŒUR :

Comment dis-tu que la tempête, sur les navires de l'armée
est tombée, achevant la colère des démons ?

LE HERAUT :

Le bon augure du jour, il ne faut pas qu'une voix de malheur
le souille de son message ; il y a une heure pour honorer chaque dieu
Quand ce sont d'affreuses peines qu'un messager, à sa ville,
vient rapporter, l'horreur au front, l'armée qui est tombée
la ville meurtrie dans son peuple blessé
et en nombre et en nombre, enlevés à leur maison,
les hommes, Arès les prend du double fouet qu'il aime,
double pointe folle, meurtres accouplés,
alors oui, s'il est chargé de tant de peine
il peut chanter le péan des Érinyes.
Mais si c'est le salut que j'annonce, bon messager
qui apporte à la ville la joie et le bien-être
comment puis-je mêler le malheur aux bonnes choses, dire
cette tempête sur les Achéens, et la colère des dieux ?
car ils se conjurèrent, les anciens ennemis,

le feu et la mer, scellant leur alliance
 par la destruction de la pauvre armée d'Argos
 dans la nuit, avec la houle, s'était levé le malheur.
 Les navires se jetaient l'un contre l'autre, sous le vent de Thrace qui
 soufflait
 et se brisaient ; ils s'encornaient avec violence
 et sous l'orage qui fumait, dans les trombes et les éclatements de pluie
 disparaissaient, détournés par un pâtre de malheur
 Et quand se leva la lumière d'un soleil brillant
 nous vîmes la mer Égée, florissante, se couvrir des cadavres
 des hommes achéens et des navires fracassés
 Nous en tout cas, notre navire n'a pas de ravage à sa coque
 quelqu'un nous a dérobés, ou réclamés
 quelqu'un des dieux, pas un homme, qui a pris la barre en main
 La Chance du Salut a voulu s'asseoir sur notre navire
 et nous n'eûmes point, en accostant, à supporter la fureur des flots
 ni, en marche, le heurt des saillies de la terre
 mais ensuite, échappés à l'enfer de la mer
 dans le jour blanc, mal assurés de notre chance
 nous ruminions la pensée de notre souffrance nouvelle
 l'armée battue et démantelée
 Et maintenant les autres, s'il en est qui respirent
 parlent de nous comme des morts, pourquoi pas ?
 et nous, à leur propos, nous en croyons autant.
 Qu'il en soit pour le mieux ! Ménélas donc,
 d'abord et surtout, attends-toi à le voir revenir
 et si, quelque part, un rayon de soleil sait de lui
 qu'il vit, qu'il regarde, par l'artifice de Zeus
 qui ne veut pas que la race entière s'efface,
 il y a espoir que l'homme, à sa demeure, reviendra.
 Tu as tout entendu, et tu as écouté la vérité.

CHANT 3 (PREMIERE VERSION)

LE CHŒUR :

*Qui donc a donné ce nom
 en tout si véritable*

– serait-ce pas quelqu'un que nous ne voyons pas, une pensée en
 avance
 qui du destin
 sait le langage, et le fait parler à nos lèvres ? –
 à la femme de guerre et de dissentiment,
 à Hélène ? il lui convient,
 elle haine des bateaux, elle haine des hommes, elle haine
 des cités, qui a quitté
 ses voiles fastueux pour s'enfuir
 au souffle d'un zéphyr géant
 les hommes, nombreux, avec des boucliers et des chiens
 sur la trace des rames disparues
 ont couru, pressés, jusqu'au Simoïs
 sur les rives où se croisent les feuilles
 pour la Querelle qui verse le sang

Elle fut conduite jusqu'à Iliion
 par les liens du sang, si bien nommés
 et par une colère efficace, qui travaille
 comme passe le temps
 pour la table de l'hôte déshonorée
 pour l'affront fait à Zeus le Convive
 et demande à encaisser le prix
 du chant des noces, de l'hymne nuptial
 qu'ont chanté les beaux-frères
 Mais ensuite c'est un autre hymne
 qu'apprend la vieille cité de Priam
 lamentation nombreuse, gémissante, qui dit
 que Pâris a un lit de malheur
 ruine totale, lamentation nombreuse
 quand de ses citoyens meurtris
 elle porte le sanglant fardeau

Quelqu'un qui aime les mamelles
 avait nourri dans sa maison
 un lionceau privé de lait, comme un homme
 au commencement de sa vie
 il était apprivoisé, un bon ami pour les enfants
 et, pour les vieillards une source de joie

*Souvent on le prenait dans ses bras
comme un nouveau-né tout juste formé
l'œil brillant sous la main qui caresse
comme un chien quand le ventre fait loi*

*Avec le temps il révéla
la nature de sa race. Pour la joie
de ses nourriciers, comme récompense
il massacre leurs brebis, follement
et prend sa part d'un festin où il n'a pas été convié
La maison ruisselle de sang,
la douleur est sans remède pour ceux de la maison
la grande tuerie leur a fait bien du tort
venu des dieux, un prêtre du Fléau
s'était nourri dans la demeure*

*De même, ce qui d'abord entra dans Ilion
ce fut, je dirai, la pensée
qu'il n'y a pas de vent et que la mer est douce
le joyau suave dans un trésor
le tendre trait qui frappe aux yeux
le cœur mordu, l'amour en fleur
Mais tout de même elle a changé
la noce eut une fin amère
hôte mauvais, mauvais convive
celle qui s'unit aux Priamides
venue de Zeus l'Hospitalier
c'est la jeune épouse des larmes : l'Érinys*

*C'est une parole ancienne, un vieux dicton
chez les mortels, que la grandeur
achevée de l'homme opulent
engendre et ne meurt pas sans enfant
et que de son bonheur il sort pour sa race
les germes d'une misère insatiable
À l'écart des autres je suis seul avec ma pensée :
c'est l'œuvre méchante et inique
qui enfante après soi les maux les plus grands
une foule d'êtres qui lui ressemblent,*

*dans la maison du juste
il naît de beaux enfants*

*Mais une démesure ancienne engendre volontiers
parmi les malheurs des mortels, une nouvelle
démesure, tôt ou tard, quand vient le moment marqué
le jour d'une nouvelle naissance,
et avec elle un démon intraitable, invincible, irréligieux
impudente et noire, l'Erreur d'une maison
qui se reproduit, comme les parents*

*La justice brille au travers des mauvaises fumées
dans les demeures, et si on se tient à son destin, elle honore
la vie ; mais les demeures semées d'or avec de sales mains
elle se détourne en les voyant
elle les délaisse, et gagne les lieux purs
elle n'a pas de respect pour le pouvoir des riches, fausse monnaie de
la gloire
et, au terme, elle mène tout.*

– fin du chant 3 (première version) –

CHANT 3 (DEUXIEME VERSION)

*Qui a donné ce nom
en tout si véritable
– serait-ce pas quelqu'un que nous ne voyons pas
une pensée très en avance
qui du destin sait le langage
et le fait parler à nos lèvres ? –
à la femme de guerre et de dissentiment
à cette Hélène ? il lui convient,
elle haine des bateaux, des hommes, des cités
qui a quitté
ses voiles si beaux pour s'enfuir
au souffle d'un zéphyr géant
et les hommes, nombreux, ont couru sur sa trace
avec des chiens, des boucliers*

*sur les rives lointaines où se croisent les feuilles
pour la Querelle et pour du sang*

*Ce qui la conduisit à Ilion, cette femme
ce sont les liens du sang, qu'on a si bien nommés
et c'est aussi une Colère
qui fait son œuvre avec le temps
pour l'outrage infligé à la table de l'hôte
pour l'affront fait à Zeus qui aime les repas
et qui veut recevoir le prix
du chant que pour la noce
ont chanté les beaux-frères
mais maintenant c'est un autre hymne
qu'apprend la cité de Priam
une lamentation nombreuse, gémissante
qui chante que Pâris a un lit de malheur
une ruine complète et un chant général
quand de ses citoyens meurtris
lui pèse le sanglant fardeau*

*Quelqu'un qui aime les mamelles
avait nourri dans sa maison
un lionceau privé de lait, comme un enfant
au début de sa vie
il était tout apprivoisé
ami pour les enfants, plaisir pour les vieillards
souvent on le tenait aux bras
comme un bébé qui vient de naître
l'œil lumineux sous la main qui caresse
comme les chiens quand le ventre fait loi*

*Avec le temps il révéla
la vraie nature de sa race
pour la joie de ses nourriciers
il vient massacrer leurs brebis
follement il s'invite à un sanglant festin
la maison ruisselle de sang
la douleur y est sans remède
la tuerie a causé un très profond dommage*

*c'était un prêtre du Fléau
qui grandissait dans la demeure*

*Ainsi ce qui d'abord entra dans Iliou
ce fut, je dirai, la pensée
qu'il n'y a pas de vent et que la mer est douce
le doux joyau dans un trésor
le tendre trait qui frappe aux yeux
le cœur mordu, l'amour en fleur
de même aussi, elle a changé
– la noce eut une fin amère
hôte mauvais, mauvais convive –
celle que le destin unit aux Priamides,
venue de Zeus l'Hospitalier
c'est l'épouse de pleurs, c'est la jeune Érinys*

*On dit souvent chez les mortels
que la grandeur et la richesse
de l'homme qui a réussi
ont une longue descendance
et que son grand bonheur engendre pour sa race
une misère grande aussi
moi, je suis à l'écart, seul avec ma pensée :
c'est l'œuvre méchante et inique
qui enfante les jours mauvais
ces petits monstres innombrables
dans la maison du juste
il naît de beaux enfants*

*l'ancienne démesure engendre volontiers
une nouvelle démesure
tôt ou tard, quand vient le moment
le jour marqué pour la naissance
il arrive avec elle un démon intraitable
invincible et impie, l'erreur d'une maison
qui se reproduit, comme les parents*

*la justice brille au cœur du fumier
et dans les maisons justes elle honore la vie*

*les maisons où l'or est trop sale
elle s'écarte en les voyant
elle s'éloigne vers le large
sans le moindre respect pour le pouvoir des riches
et au terme elle mène tout.*

– fin du chant 3 (deuxième version) –

SÉQUENCE 5

LE CHŒUR :

Eh bien, roi, destructeur de Troie
progéniture d'Atrée, comment te saluer ?
Comment te faire honneur, sans surpasser
ni sous-estimer l'hommage qui te revient ?
Nombreux sont les mortels qui mettent l'apparence
à la première place, et qui marchent au bord de la justice
ceux dont la vie est mal faite, on est prêt à gémir
pour eux, mais la morsure n'est pas bien dure
de ce chagrin-là, elle ne prend pas aux entrailles
on rit ensemble, on a le même aspect
alors que le rire manque et qu'on se fait violence

.....
Mais celui qui connaît bien le troupeau
ne laisse pas filer le regard d'un homme
qui vient de la pensée d'un bon esprit
dont l'amitié est comme celle de l'eau, ou des chiens.
Toi, quand tu équipais une armée
à cause d'Hélène, je ne le cache pas
je t'ai inscrit loin des muses
tu gouvernais bien mal ton âme
si soucieux d'une impudente
que tant d'hommes sont morts pour la ramener.
Maintenant, du fond de mon âme, et non sans amitié
bonne âme à ceux qui sont allés au bout de leur peine
Tu sauras, avec le temps, en démêlant les nouvelles,
qui est juste et qui est infâme
dans cette cité, ta demeure, et dans les citoyens.

AGAMEMNON :

D'abord Argos et les dieux du pays
il est juste que je m'adresse à eux ; ils ont aidé à mon retour
et à la justice que j'ai tirée de la cité
de Priam ; la justice n'a pas eu besoin de discours pour que les dieux
l'entendent ; la mort des hommes, la destruction d'Ilion
leur vote les a mises dans l'urne sanglante
sans hésiter ; tandis que, vers le vase d'en face

l'espoir et la main s'approchaient vainement : il ne se remplissait pas.
 La fumée, après la prise, signale bien la cité maintenant
 la tempête du fléau est vivante, et ce qui meurt pendant ce temps
 ce sont la cendre et les richesses qui se dispersent dans les grasses
 vapeurs.

Pour tout cela, on doit aux dieux le nombre des souvenirs et le prix
 de la reconnaissance, puisque du rapt, c'est une vengeance sans
 mesure

que nous avons tirée, et que, à cause d'une femme
 la cité fut broyée dans la morsure de la bête d'Argos
 enfantée par un cheval, troupe aux boucliers tournoyants
 qui, d'un bond, s'est élancée à l'heure où les Pléiades se couchent
 et sautant les remparts, comme un lion carnassier
 a léché, jusqu'à plus soif, le sang des rois

– c'est au dieux que je devais ce long salut pour commencer.

Quant aux pensées qui sont les tiennes, je me souviens, j'ai entendu
 toutes je les affirme, je prends tes paroles pour moi

il y a peu d'hommes qui peuvent, par nature

honorer sans convoitise la chance d'un ami

la malveillance est un venin ; quand elle siège dans le cœur

c'est un double fardeau pour celui qu'elle accable

pour lui, son propre malheur lui pèse

et à sa porte, l'opulence d'un autre lui tire des gémissements.

Je sais de quoi je parle – je connais bien

les compagnons, j'ai vu le fond du miroir – c'est l'image d'une ombre
 ceux dont le cœur semblait plein de douceur pour moi.

Ulysse fut le seul ; il ne voulait pas s'embarquer

mais une fois attelé, il a bien tiré la charrue

qu'il soit mort ou qu'il soit en vie, cela, de lui

je veux le dire. Pour le reste, sur la cité et sur les dieux

nous ferons des débats publics

à l'assemblée ; ce qui est bien

nous saurons le maintenir ; il faut que l'assemblée en débattenne.

Là où il faudra des drogues, pour guérir,

en brûlant, en coupant, dans un bon esprit,

nous essaierons d'écarter l'épreuve et de détourner le mal.

Maintenant vers mon palais, dans la maison où j'ai mon foyer

je vais aller ; je vais y saluer les dieux

qui m'ont escorté au loin et ramené jusqu'ici.

La victoire qui a suivi mes pas, qu'elle reste avec moi, encore.

CLYTEMNESTRE :

Hommes de la cité, vénérables d'Argos, ici
sans honte, l'amour d'un homme à ma façon
je vais le dire devant vous ; avec le temps, elle disparaît
la peur, chez les humains. Je ne tiens pas d'un autre
ce que je sais, je parle des maux que j'ai portés moi-même, et de ma
vie

quand il était, lui, sous Ilion.

D'abord une femme, séparée du mâle
au foyer de la maison, délaissée, abattue, c'est un malheur
combien de rumeurs elle entend, c'est le malheur qui est de retour
et un autre malheur encore, et le bruit des souffrances remplit la
maison

Si l'homme avait reçu autant de blessures
que le bruit m'en revenait ici
il aurait été plus troué qu'un filet, on peut dire
et s'il était mort aussi souvent qu'on l'a dit
il aurait eu un triple corps, comme Géryon, et aurait pu
se vanter de lui avoir donné le manteau d'une triple tombe
en étant mort, pour chaque forme, une fois.

Voilà ce que voulaient les bruits, la rancune
bien des fois j'ai accroché la corde, que d'autres ont déliée
par violence, et ma gorge y était prise

Et c'est pour cela que ton fils n'est pas ici près de moi,
gage de ma foi et de la tienne

comme il faudrait, Oreste. Ne t'en étonne pas
il est nourri par un être bienveillant, un allié,
Strophios de Phocide, dont les mots, de part et d'autre
m'ont fait voir un double danger : d'abord, sous Ilion, tes périls
ensuite, le cas d'une anarchie populaire
où le Conseil serait jeté bas, car ils ont ce goût par nature
les mortels, de fouler au pied celui qui est à terre
il n'y a aucun piège dans ces raisons-là.

Quant à moi, les sources des larmes jaillissantes
sont toutes taries, je n'en ai plus une goutte
mes yeux sont abîmés, j'ai veillé trop longtemps
c'est d'attendre en pleurant tes flambeaux

obstinément éteints, et dans mes rêves
 le bruit léger du vol d'un moustique me réveillait
 alors que je voyais pour toi plus de souffrances
 qu'il n'en pouvait tenir pendant que je dormais
 Maintenant que ces maux je les ai tous portés, je peux, avec un cœur
 libre

dire que cet homme est le chien de l'étable
 le câble sauveur du vaisseau, la solide colonne
 de la haute toiture, l'enfant unique de son père
 la terre qui apparaît aux matelots désespérés
 le jour qu'on voit, resplendissant, en sortant d'une tempête
 le flot de la source pour celui qui a voyagé, et qui a soif
 Joie sans réserve à celui qui triomphe du sort
 je le juge digne de ces mots, et le salue
 Et que l'envie se taise : les malheurs, en assez grand nombre
 nous les avons supportés. Maintenant, chère tête
 descends de ce char, et marche, sans que se pose
 sur le sol, maître, ce pied qui a ruiné Ilion.
 Esclaves, pourquoi tarder à finir votre tâche ?
 vous avez l'ordre de semer son chemin de tapis
 Vite, que son passage soit étendu de pourpre,
 jusqu'à sa maison, qu'il n'espérait plus, où la Justice le conduit.
 Quant au reste, un esprit dont le sommeil ne triomphe pas
 le règlera justement, comme les dieux l'ont réparti.

AGAMEMNON :

Fille de Léda, gardienne de la maison,
 ton discours était à l'image de mon absence :
 très long. Mais pour que l'éloge soit bon
 l'hommage doit venir des autres
 Pour le reste ne m'entoure pas, comme une femme, d'un luxe
 amollissant, ne m'accueille pas juste comme un barbare
 ne tombe pas à terre, bouche ouverte, en criant devant moi
 ne sème pas le sol d'étoffes qui feraient naître l'envie
 à mon passage, c'est aux dieux qu'il revient d'être honorés ainsi
 mais que moi, un mortel, sur ces broderies si belles
 je marche, je ne pourrais le faire sans effroi
 Je dis que c'est en homme, non en dieu, que je veux qu'on m'honore
 il y a un écart entre des broderies et un essuie-pied, le son des mots

le fait entendre ; éviter les mauvaises pensées
 c'est le plus grand don des dieux ; on ne peut parler de bonheur
 que quand la vie, dans un bien-être aimable, se finit.
 Je l'ai dit : voilà comment j'agis, en confiance, moi.

CLYTEMNESTRE :

Ne parle pas contre ta pensée.

AGAMEMNON :

Ma pensée, sache-le, je n'y contredirai pas.

CLYTEMNESTRE :

et si, dans un danger, tu avais promis aux dieux de le faire ?

AGAMEMNON :

c'est qu'un sage m'aurait dit de l'accomplir ainsi

CLYTEMNESTRE :

que crois-tu qu'aurait fait Priam, s'il avait ainsi triomphé ?

AGAMEMNON :

je crois qu'il aurait marché sur les broderies, sûrement

CLYTEMNESTRE :

ne t'occupe donc pas des humains, en craignant leur censure

AGAMEMNON :

ce que dit le peuple bruyant est pourtant d'une grande force

CLYTEMNESTRE :

celui qui ne fait pas de jaloux, c'est qu'il n'est pas enviable

AGAMEMNON :

ce n'est pas à la femme de chercher le combat

CLYTEMNESTRE :

ce n'est pas au vainqueur de craindre la défaite

AGAMEMNON :

toi aussi, dans ce débat, tu prends à cœur la victoire ?

CLYTEMNESTRE :

cède, laisse-moi le pouvoir de bon gré.

AGAMEMNON :

Eh bien, puisque tu y crois, qu'on se baisse et qu'on délace vite ces brodequins, où le pied marche en esclave et quand je marcherai sur la pourpre des dieux que personne ne me jette de loin le regard de l'envie Quelle honte de ruiner sa maison en gâchant sous ses pieds un luxe si coûteux ! C'est assez là-dessus. Cette étrangère que voici accueille-la avec bonté ; ceux qui commandent doucement ont la faveur d'un dieu qui, de loin, les regarde Personne ne porte de bon gré le joug de l'esclavage celle-ci est une fleur prise entre mille choses l'armée m'en a fait don, et je l'ai emportée. Allons, puisque à t'écouter tu m'as converti enfin je vais aller vers ma maison, vers mon palais, en foulant la pourpre au pied.

CLYTEMNESTRE :

Il y a la mer, et qui pourrait l'épuiser ? qui nourrit à foison la pourpre, et sans cesse renouvelle la sève inestimable pour teindre nos étoffes chez nous ces choses sont à notre portée, grâce aux dieux, maître nous en avons ; la maison ne connaît pas la pauvreté En grand nombre je les aurais voués au piétinement, les tissus si, dans leur maison, les oracles me l'avaient prescrit quand je cherchais comment protéger cette âme tant qu'il y a une racine, le feuillage revient toujours sur la maison il y étend son ombre contre la canicule et ta venue au foyer de la maison c'est le signe de la chaleur qui vient au cœur de l'hiver et lorsque Zeus artisan tire le vin du raisin qui pique si la fraîcheur souffle sur la maison c'est que l'homme accompli est de retour Zeus, Zeus qui accomplit les choses, accomplis mes vœux maintenant, pense à accomplir mes pensées.

CHANT 4 (PREMIERE VERSION)

*Pourquoi cette terreur en moi
 levée, qui se tient
 devant mon cœur visionnaire, et qui vole ?
 et, prophète qui rôde, sans
 demande ni salaire, mon chant
 elle ne le crache pas, juste
 comme on écarte un rêve emmêlé,
 la confiance qui persuade,
 assise au trône de mon âme ?
 le temps où les amarres
 levées toutes ensemble
 faisaient voler le sable
 est vieux, déjà
 lorsque vers Ilion
 l'armée des vaisseaux s'ébranla*

*J'apprends de mes yeux
 qu'elle revient, je l'atteste,
 et pourtant je change l'hymne sans lyre
 le thrène de l'Érinys
 une leçon autodidacte me sort
 du cœur, et je n'ai pas
 la confiance qui aime l'espoir
 Les entrailles ne trompent pas
 et contre le diaphragme
 dansant sa ronde
 tourne le cœur
 je fais vœu que, pour moi
 l'attente soit mensongère
 et qu'elle tombe, sans sa fin*

*Je le sais, la pleine santé
 ignore sa limite ; la maladie
 s'appuie sur leur mur mitoyen
 et quand il vogue droit entre les passes
 l'homme heurte un écueil caché*

*S'il sait jeter, de ses richesses,
 une partie par-dessus bord
 en lançant la bonne mesure
 la maison ne coulera pas
 malgré sa charge d'opulence
 la coque n'ira pas à la mer
 Nombreux sont les dons de Zeus, et larges
 comme ceux des sillons d'une année
 ils écartent le jeûne, et la maladie*

*Mais quand il est versé à terre, et que la mort est venue
 le flot noir du sang de l'homme
 qui le ferait remonter par des incantations ?
 même celui qui, tout droit
 sait ramener de chez les morts
 Zeus ne l'a-t-il pas empêché de nous nuire ?
 Si elles n'étaient pas rangées
 les parts, dans le partages des dieux
 s'il n'était pas exclu d'en emporter davantage
 promptement mon cœur
 devancerait ma langue
 il répandrait tout au-dehors
 il gronde de douleur dans l'ombre
 sans espoir de rien d'utile qui se démêle
 hors de mon esprit en feu*

CHANT 4 (DEUXIEME VERSION)

*Pourquoi cette terreur
 qui en moi s'est levée
 qui se tient sur mon cœur
 visionnaire, et qui vole ?
 ce prophète rôdeur
 mon chant inattendu
 je ne le crache pas
 comme on écarte un rêve ?
 la confiance est partie
 détrônée du dedans*

*c'était il y a longtemps
le départ des navires
quand toutes les amarres
levées en même temps
ont fait voler au ciel
le sable en grandes gerbes*

*L'armée est revenue
je le sais, je le vois
et pourtant je ne chante
qu'un hymne funéraire
la leçon vient du cœur
qui est son propre maître
la confiance est partie
l'espoir est sans chemin
La vérité résonne
quand parlent les entrailles
dans mon ventre le cœur
fait sa ronde effrénée
Je fais vœu que pour moi
l'attente soit trompeuse
qu'il n'y ait rien au bout
que j'ignore la fin*

*Je sais que la santé
ignore ses limites
la maladie s'appuie
sur leur mur mitoyen
et quand il vogue droit
au milieu des récifs
l'homme heurte souvent
un rocher sous-marin
S'il sait jeter à l'eau
un peu de ses richesses
la vie ne coule pas
si chargée d'abondance
et malgré l'opulence
le bateau tient la mer
Zeus peut offrir beaucoup*

il est comme la mer

*Quand le sang est tombé
quand la mort est venue
qui le fait remonter
par des incantations ?
même celui qui sait
rappeler de la mort
Zeus l'a interrompu
et c'est pour notre bien
Si on pouvait changer
le partage des dieux
s'il n'était pas exclu
d'en prendre davantage
je parlerais encore
j'en dirais beaucoup plus
mon cœur gronde dans l'ombre
mon esprit est en feu*

– fin du chant 4 –

SÉQUENCE 6

CLYTEMNESTRE :

Entre aussi, c'est à Cassandre que je le dis
puisque Zeus le Clément a voulu que dans cette maison
tu prennes part aux ablutions, avec de nombreux
esclaves, debout, près de l'autel du patrimoine
sors de ce char et laisse là ton esprit hautain
on dit que même le fils d'Alcmène, un jour
fut vendu comme esclave et vécut de ce pain-là.
Si du moins il a été nécessaire que le sort penche de ce côté
avoir pour maîtres d'anciens riches, c'est une grande joie :
ceux qui, sans s'y attendre, ont fait une belle récolte
sont toujours durs avec leurs esclaves, et sans règles
de nous tu peux espérer le respect des coutumes.

LE CHŒUR :

C'est à doit qu'elle le dit, le discours était clair
tu es dans le filet du destin
obéis, obéis, veux-tu désobéir ?

CLYTEMNESTRE :

Si sa langue n'est pas faite, juste comme l'hirondelle,
de sons inconnus appris chez les Barbares
je convaincrai son âme d'obéir, en lui parlant

LE CHŒUR :

Suis-la, c'est le mieux pour le moment, ce qu'elle dit,
obéis, laisse cette voiture et le trône qui s'y tient

CLYTEMNESTRE :

Je n'ai pas de loisir à tuer ici,
à la porte ; ils sont déjà dans le foyer, le cœur de la maison
les moutons qui attendent pour être égorgés sur le feu.
Nous n'avions plus l'espoir de nous réjouir ainsi
toi, si tu fais quelque chose, n'y mets plus tant de loisir
si tu ne peux pas comprendre, si tu es fermée aux mots
fais comme les sauvages, remplace les sons par les mains.

LE CHŒUR :

C'est un interprète qu'il lui faudrait, à l'étrangère
perçant, tournure de bête, qu'on vient de prendre

CLYTEMNESTRE :

Elle est folle, elle écoute un mauvais esprit
arrachée à une ville qu'on vient de prendre
elle arrive, elle ne sait pas porter le mors aux dents
la fureur lui sort en écume sanglante
j'éviterai la honte de parler plus longtemps.

LE CHŒUR :

Moi, j'ai pitié d'elle, je ne me fâche pas
Ô malheureuse, vide cette voiture
cède au destin, porte le joug.

CHANT 5 (VERSION UNIQUE)

CASSANDRE : (*chant*)

*Oïoïoïoï, les dieux de la terre
Apollon, Apollon*

LE CHŒUR :

Pourquoi gémir ainsi après Loxias ?
il n'est pas propice aux lamentations

CASSANDRE :

*Oïoïoïoï, les dieux de la terre
Apollon, Apollon*

LE CHŒUR :

Elle refait son mauvais cri, et appelle un dieu
à qui ça ne convient pas, de se dresser dans les sanglots.

CASSANDRE :

*Apollon, Apollon
des rues, mon Apollon
apologiste de ma perte pour la seconde fois*

LE CHŒUR :

Elle va rendre un oracle, on dirait, sur son propre malheur
il reste du divin dans son âme d'esclave

CASSANDRE :

*Apollon, Apollon
des rues, mon Apollon
par quelles rues m'as-tu menée, sous quel toit ?*

LE CHŒUR :

Sous celui des Atrides, si tu l'ignores
je te le dis, si tu le dis, ce ne sera pas faux

CASSANDRE :

*Aa
hai des dieux, souvent complice
du meurtre des siens, des têtes coupées
un abattoir humain, et le sol maculé*

LE CHŒUR :

Elle a du nez, l'étrangère, comme un chien
qu'elle est ; elle flaire, elle va trouver le meurtre

CASSANDRE :

*Aa
ces témoins-là, je leur fais confiance
ces pleurs-là, des petits qu'on égorge
et ces chairs cuites, par le père mangées*

LE CHŒUR :

Tu es célèbre pour la divination, et ici
on le sait, nous n'avons pas besoin de prophètes

CASSANDRE :

*Io, les dieux, qu'est-ce qu'on prépare ?
qu'est-ce que ce nouveau grand malheur
grand, et que dans cette maison, de nouveau, on prépare, mauvais
intolérable aux amis
impropre à la guérison
puisque le secours est loin*

LE CHŒUR :

Je ne comprends pas ces oracles-là
le reste je le sais : toute la ville le crie

CASSANDRE :

*Io malheureuse, là tu iras au bout
l'époux de ton lit
tu le baigneras – comment dire le bout ?
ça va venir vite
et la main se tend
pour prendre la main*

LE CHŒUR :

Je comprends encore moins ; après les énigmes
voici d'obscurs oracles qui me laissent désemparé

CASSANDRE :

*Éé, les dieux les dieux, qu'est-ce qui paraît ici ?
un filet de l'Enfer ?
mais le piège c'est la compagne, c'est la complice
de mort ; qu'elle se dresse, la horde insatiable, sur la race
et que monte son cri
mort au sacrificateur*

LE CHŒUR :

De quelle Érinye appelles-tu sur la maison
la clameur ? tes mots ne m'illuminent pas

*Il court sur mon cœur un flot jaunâtre
comme pour ceux qui tombent sous la lance
il accompagne les derniers rayons de vie
quand l'Erreur s'abat sur eux*

CASSANDRE :

*Aa, vois là, vois là, garde-toi de la vache
le taureau dans le voile
avec sa corne noire elle l'a pris dans sa machine
elle frappe, il tombe dans l'eau de la cuve
le piège de mort, le coup
du bassin, je te dis*

LE CHŒUR :

Je ne connais pas bien les paroles des dieux
mais, sous des mots pareils, c'est un malheur que je prévois

*Des paroles des dieux vient-il jamais une bonne parole
pour les mortels à la fin ? des malheurs, voilà
ce que l'art prolix des devins
enseigne par les terreurs qu'il apporte*

CASSANDRE :

*Io, io, malheureuse
mon destin infortuné ; c'est la mienne que j'annonce
ma souffrance répandue
où m'as-tu donc ici, malheureuse, amenée
sinon à la mort aussi, ou quoi ?*

LE CHŒUR :

*Âme en folie, un dieu t'emporte
c'est sur toi que tu chantes
mode sans mode, comme l'oiseau fauve
insatiable à crier, hélas, en son âme malheureuse
Itys, Itys, les plaintes et les souffrances
le rossignol et sa vie*

CASSANDRE :

*Io io le siffleur
le destin du rossignol ; jetées sur lui
son corps porte des ailes, et par les dieux
la douceur couvre sa vie, malgré ses pleurs
moi, il me reste le fer qui divise, et la plaie*

LE CHŒUR :

*d'où te viennent d'un bond, portées par les dieux, d'où tiens-tu
tes vaines brûlures ?
et cette frayeur qui se dit mal, que tu glapis
selon ton mode et ta mesure ?
d'où sais-tu le tracé de la route divine
et ses mots de malheur ?*

CASSANDRE :

*Io les noces, les noces de Pâris
où les bien-aimés se sont perdus !
Io le Scamandre, où la patrie buvait
près de tes rives, malheureuse
j'ai fini de grandir
près du Cocyte et de l'Achéron
je dirai le chant des dieux, bientôt*

LE CHŒUR :

*Quel est ici, trop clair, le mot que tu dis ?
un nouveau-né, en l'écoutant, saurait
je suis mordu jusqu'à la mort
par la douleur du destin
quand tu chantes le malheur qui frappe
je suis blessé en écoutant*

CASSANDRE :

*Io les peines, les peines de ma ville
tout entière anéantie
Io, devant les murs, les offrandes de mon père
la tuerie si nombreuse des bêtes de nos prés
aucun remède n'a pu sauver
la ville qui souffre ce destin
moi, l'âme chaude, je vais tomber contre le sol*

LE CHŒUR :

*Encore, après les autres, ce mot que tu dis,
il y a contre toi une pensée mauvaise
un démon trop lourd à porter
qui te fait chanter la souffrance
le sanglot qui porte la mort
je suis impuissant à la fin*

– fin du chant 5 –

CASSANDRE :

Ce n'est plus sous un voile qui le cache, que l'oracle
devra être regardé bientôt, comme une jeune mariée

il brille ; au-devant du soleil qui monte
son souffle bondira, juste comme une vague
qui vient frapper la lumière d'un malheur encore
plus grand ; mes pensées ne seront plus délivrées par des énigmes
Soyez-moi témoins que j'ai couru sur la trace des malheurs
et reniflé les actions anciennes
à cette demeure est attaché un certain chœur de voix
à l'unisson, mauvais son, mauvaises paroles
et elle a bu, pour accroître son audace,
du sang humain, la bande qui reste à la maison
inexpugnable avec la race, les Érinyes
et elles hymnent leur hymne, assises dans la maison :
au tout début, l'Erreur, puis ce qui reste pour les crachats
le lit fraternel qui veut du mal à ceux qui l'occupent.
J'ai manqué, ou bien j'ai atteint le but, comme un archer ?
suis-je un prophète de mensonges qui dégoise à toutes les portes ?
Témoigne, et commence par jurer
que je dis les fautes anciennes de la maison.

LE CHŒUR :

Un serment, clôture qu'on fixe, même généreusement fixé
que peut-il guérir ? Je t'admire
tu as grandi au-delà de la mer, tu parles autrement,
et tu dis tout, comme quelqu'un qui était là.

CASSANDRE :

Apollon le prophète m'a préposée à cette fin

LE CHŒUR :

A-t-il, tout dieu qu'il est, été blessé par le désir ?

CASSANDRE :

Avant, j'avais honte de parler de cela

LE CHŒUR :

On mollit dans les temps heureux, on est plus délicat

CASSANDRE :

Il était le lutteur, et sur moi il soufflait de joie

LE CHŒUR :

Avez-vous créé et œuvré, comme c'est la loi ?

CASSANDRE :

Je l'ai promis à Loxias et je l'ai trompé

LE CHŒUR :

Étais-tu déjà saisie par l'art de la pénétration divine ?

CASSANDRE :

Je devinais déjà toutes les souffrances de ma ville

LE CHŒUR :

Tu as donc pu éviter le courroux de Loxias ?

CASSANDRE :

En punition de cette faute, plus personne ne peut croire ce que je dis

LE CHŒUR :

Nous au moins, nous croyons tes opinions divines

CASSANDRE :

Iou, Iou, ô, ô les malheurs
 par-dessous à nouveau, et terrible, la douleur des bonnes prophéties
 me tourne et me tord, et son prélude.....
 Voyez-vous, assis près du palais, ces jeunes
 gens ? ils ont la même forme que les rêves ;
 des enfants tués, dirait-on, par ceux qui les aiment
 les mains pleines de viandes, leur propre chair mangée
 intestins et viscères, chargement pitoyable
 qu'on les voit tenir, et qu'un père a goûtés.
 Tirer vengeance de cela, voilà ce que projette
 un lion sans vigueur, vautre dans un lit
 à la maison, jusqu'au retour de mon maître
 – puisque je dois porter le joug de l'esclavage –
 et le chef de la flotte, le renverseur d'Ilion
 ne sait pas ce que la langue de cette chienne haïssable
 qui dit et répète sa pensée joyeuse, elle,
 l'Erreur qui se cache, va faire pour son malheur.
 Telle est son impudence, femelle qui tue le mâle
 c'est – quel nom de monstre mal aimé

puis-je trouver – amphisbène, ou bien Skylla
 l’habitante des rochers, le fléau des navires,
 s’élançant sur l’Hadès, mère en furie, et c’est la guerre
 qu’elle souffle sur ceux qu’elle aime ; quel cri elle a poussé
 la scélérate, comme au tournant de la bataille,
 et on croit qu’elle se réjouit qu’il soit revenu et sauvé !
 Si on ne me croit pas, c’est pareil
 l’avenir vient, et bientôt tu diras,
 saisi de pitié, que je suis la vraie prophétesse

LE CHŒUR :

C’est le repas de Thyeste, avec la chair de ses enfants
 j’ai compris et j’ai frissonné, et la frayeur me prend
 à entendre la vérité, sans images
 pour le reste j’ai écouté, mais je me perds hors de la route

CASSANDRE :

Agamemnon, je te dis, tu verras son destin fatal

LE CHŒUR :

Parle bien, malheureuse, laisse dormir ta bouche

CASSANDRE :

Il n’y a pas de remède contre ce que je dis

LE CHŒUR :

Non, si cela arrive ; qu’il ne se passe rien !

CASSANDRE :

Toi, tu fais des vœux, eux préparent le meurtre

LE CHŒUR :

Quel est l’homme qui prépare cette abomination ?

CASSANDRE :

Oui, tu portes bien peu la marque de mon oracle

LE CHŒUR :

Celui qui l’accomplira, je ne comprends pas ce qu’il machine

CASSANDRE :

Pourtant je sais le grec, et j’en parle les mots

LE CHŒUR :

Comme l'oracle de la Pythie, et pourtant il est obscur

CASSANDRE :

les dieux ! quel est ce feu ? il me vient dessus
 οἰοῖοἰ, Apollon des loups, à moi, à moi !
 c'est elle, la lionne à deux pieds qui couchait avec
 le loup, quand le lion de bonne race était loin,
 qui va me tuer, malheureuse ; dans la drogue
 qu'elle fabrique, il y aura aussi mon salaire, un composant de sa
 rancune

elle a fait vœu, aiguisant son sabre contre l'homme
 de lui faire payer de mort pour m'avoir amenée ici.
 Pourquoi donc, si les rires tombent sur moi, dois-je porter ces choses
 et le sceptre, et les bandeaux du devin, et les couronnes autour de ma
 gorge ?

Avant de subir le sort qui me revient, je veux te perdre, toi
 allez à votre perte, tombez, j'ai ma revanche,
 qu'une autre reçoive l'Erreur et en soit enrichie !
 Regarde ! Apollon lui-même me dépouille
 du manteau de l'oracle, il m'avait contemplée
 dans cette parure qui faisait tomber sur moi les rires
 des amis et des ennemis, sans désaccord, et pour rien !
 On m'appelait la folle, la coureuse
 la mendicante, la malheureuse, la meurt-de-faim et je l'ai supporté
 Et maintenant le prophète qui m'a fait prophétesse
 m'a conduite à ce destin de mort
 au lieu de l'autel de mon père, le billot qui m'attend
 chaud de la victime égorgée et du sang de la mort.
 Mais la désaffection des dieux ne suivra pas notre mort
 un autre va venir qui s'en affectera
 qui a grandi pour tuer sa mère et pour venger son père
 exilé, errant, étranger à cette terre
 il reviendra, pour couronner l'Erreur de tous les siens
 conduit par l'écroulement de son père abattu.
 Pourquoi suis-je alors pitoyable et gémissante ?
 puisque d'abord j'ai vu la cité d'Ilion
 traitée comme elle est traitée, et que ceux qui ont pris la cité
 je les vois finir ainsi, sous le jugement des dieux

j'irai, je ferai, j'oserai la mort
 il est juré, le grand serment qui lie les dieux
 Voici les portes de l'Enfer, et je les salue
 je fais vœu de trouver le coup qui frappe juste
 et que, sans violence, le sang d'une mort heureuse
 s'écoulant hors de moi, mes yeux se ferment

LE CHŒUR :

O souvent malheureuse, et souvent sage aussi,
 femme, tu as beaucoup parlé, mais si vraiment
 le sort qui est le tien tu le connais, pourquoi, poussée par les dieux
 comme une vache, vas-tu, audacieuse, de ce pas vers l'autel ?

CASSANDRE :

Non, on ne peut pas fuir, non, étrangers, le temps n'y peut rien

LE CHŒUR :

mais on vénère le dernier moment

CASSANDRE :

il est venu, ce jour, je gagnerai peu à le fuir

LE CHŒUR :

pour oser ainsi, sache-le, il faut une bonne audace dans l'âme

CASSANDRE :

on ne s'entend pas dire cela quand on est heureux

LE CHŒUR :

une bonne renommée dans la mort, c'est une joie pour les mortels

CASSANDRE :

Io mon père, ô toi et tes nobles enfants

LE CHŒUR :

qu'y a-t-il ? quel besoin ? quelle horreur te retourne ?

CASSANDRE :

hélas, hélas

LE CHŒUR :

pourquoi hélas ? que fais-tu comme pensées horribles ?

CASSANDRE :

le meurtre souffle sur la maison, le sang ruisselle

LE CHŒUR :

mais non, c'est l'odeur des victimes qui fument sur l'autel

CASSANDRE :

on dirait des vapeurs qui sortent d'un tombeau

LE CHŒUR :

ce n'est pas du Syrien, le parfum de la maison, que tu parles ?

CASSANDRE :

Eh bien, j'irai donc chez les morts pleurer sur mon sort
et sur Agamemnon. C'est assez d'avoir vécu.

Io étrangers

je ne m'effraie pas d'un buisson, comme l'oiseau craintif
mais je veux qu'après ma mort vous témoigniez pour moi
le jour où il mourra une femme pour cette femme que je suis
et quand tombera un homme pour cet homme mal marié
je le demande à vous, mes hôtes, au moment où je vais mourir

LE CHŒUR :

O porteuse, j'ai pitié de ce sort que tu prédis pour toi

CASSANDRE :

une parole encore – je ne veux pas chanter
ma propre oraison funèbre ; je fais vœu au soleil
à sa clarté suprême, que ceux qui me vengeront
et que mes meurtriers, paient ensemble leur dette
pour l'esclave qui meurt, prise si facilement.

LE CHŒUR :

Io les affaires des mortels ! leur bonheur
tourne comme une ombre, et leur malheur
s'efface d'un coup d'éponge dans le destin qui disparaît
voilà, plus encore que le reste, ce qui me fait pitié.

SÉQUENCE 7

LE CHŒUR :

Le succès, ils n'en ont jamais assez
les mortels ; personne, en levant le doigt
ne l'éloigne de sa maison
et ne lui dit : « n'entre plus »
Lui, il a pris la ville, un don des Bienheureux
la cité de Priam et, honoré des dieux
il revient à sa demeure ; maintenant si, pour ceux d'avant
et pour leur sang il doit payer
s'il doit mourir pour d'autres morts
et si sa mort appelle une rançon
alors, quel vivant peut se dire qu'il est né
pour un sort sans dommage, quand il entend cela ?

AGAMEMNON :

à moi ! je suis frappé d'un coup au bon endroit

LE CHŒUR :

silence ! qui prend le coup ? qui crie, frappé au bon endroit ?

AGAMEMNON :

à moi ! encore ! un second coup me frappe

LE CHŒUR :

l'ouvrage est accompli ; croyez la plainte du roi
allons, réunissons-nous, les hommes, tenons conseil avec fermeté

– Moi, voici l'idée que j'ai à dire
Au palais ! ici ! à ceux de la ville il faut crier cela

– Pour moi, il faut tomber dessus au plus vite, je crois
les surprendre dans l'acte, quand le poignard est plein de sang

– On le voit facilement : ce n'est qu'un début
un signe de la tyrannie qu'ils préparent pour la cité

– Parce que nous temporisons ! Eux, le mérite d'hésiter
ils le foulent au pied, leur main ne s'endort pas

– Je ne sais que conseiller, quel avis je dois dire
à celui qui veut agir il faut d’abord des conseils

– Pour moi c’est pareil ; des paroles maladroites
ne feront pas relever un mort

– Eh quoi, pour prolonger notre vie, nous allons prier
devant des profanateurs de la maison, devant de tels guides ?

– C’est intolérable ; mourir est mieux
le destin vaut mieux que la tyrannie

– Un gémissement, est-ce un signe suffisant
pour prophétiser que l’homme est mort ?

– C’est quand on sait seulement que l’on peut s’emporter
supposer, ce n’est pas bien savoir

– Je soutiens cette idée, j’approuve abondamment
le sort de l’Atride, il faut bien le savoir

CLYTEMNESTRE :

J’ai dit beaucoup de paroles tout à l’heure, pour la circonstance
que je contredirai sans aucune honte
quand on hait ceux qu’on hait, et qu’en amis
on fait semblant de se comporter, comment peut-on dresser assez haut
les panneaux du malheur, pour qu’ils soient infranchissables ?
Moi, ce combat je n’ai cessé d’y penser depuis longtemps
victorieuse, la lutte est venue – avec le temps il est vrai –
et je me tiens debout, là où j’ai frappé, au milieu de mes œuvres.
J’ai agi de telle sorte, je ne le nierai pas,
qu’il ne puisse ni fuir ni écarter le destin
il est sans issue ce filet, comme pour les poissons
je l’enveloppe, riche vêtement du malheur
je frappe deux fois, et deux fois il gémit
il laisse aller ses membres, et quand il est tombé
je lui donne un troisième coup, pour le Souterrain,
pour Zeus sauveur des morts, dédié à sa joie

Alors il vomit son âme, gisant
 et le sang qu'il rejette avec violence sous le fer qui le perce
 jaillit sur moi comme les gouttes d'une rosée noire
 et ma joie n'est pas moindre que sous la pluie, don de Zeus,
 celle des germes dans les calices des fleurs qui vont accoucher.
 Les choses sont ainsi, vénérables d'Argos,
 que cela vous plaise si cela doit vous plaire, moi je m'en fais gloire
 et si des libations convenaient à un cadavre
 ce serait juste ici, plus que juste, même,
 tant il a rempli, dans cette maison, le cratère des malheurs
 jusqu'à devoir, à son retour, le vider lui-même en buvant.

LE CHŒUR :

J'admire ton langage, ta bouche qui ne craint rien
 à dire de telles choses sur ton époux

CLYTEMNESTRE :

Vous essayez, comme pour une femme sans pensée
 moi, j'ai le cœur qui ne tremble pas, vous savez
 et je dis – en provoquant tes blâmes ou tes louanges,
 c'est pareil – celui-ci est Agamemnon, c'est mon
 mari, c'est un cadavre de ma main
 un travail de bonne ouvrière. C'est ainsi.

CHANT 6 (PREMIERE VERSION)

LE CHŒUR : (*chant*)

*Quoi de mauvais, ô femme
 quelle herbe du sol as-tu mangée, quelle boisson
 as-tu absorbée, jaillie des courants de la mer
 pour avoir posé ici cette offrande et pour, les cris du peuple,
 les rejeter, les réprimer ? La cité te repousse
 tu es puissamment haïe par ceux de la ville.*

CLYTEMNESTRE :

Maintenant tu me juges et de la cité tu m'exiles, moi
 et la haine de ceux de la ville, et les cris du peuple,
 mais jadis, contre cet homme que voici, tu ne t'es pas insurgé
 lui qui, sans plus d'égards que pour le sort d'une bête

qu'il aurait prise dans ses innombrables troupeaux qui donnent tant de
 laine
 a sacrifié sa propre fille, mon amour et mes
 douleurs, en Thrace, pour charmer les vents
 Ne fallait-il pas le chasser de la terre, cet homme,
 pour prix de ses souillures ? Et lorsque tu entends
 mes œuvres, te voilà un juge intraitable ! Je te le dis,
 menace-moi seulement, car je suis toute prête à faire
 de même, de me vaincre par la force
 et de me commander ; mais si le dieu accomplit les choses autrement,
 tu connaîtras, d'une leçon tardive, ce qu'il en est de la sagesse.

LE CHŒUR :

*Tu vois grand, tu fais sonner de fermes pensées
 et ton âme dont le meurtre ruisselle se met à croire, la folle,
 que le gras du sang sur ces yeux lui va bien
 tu perds l'honneur, tu es privée d'amis
 et coup pour coup tu vas payer*

CLYTEMNESTRE :

Et ceci l'entends-tu, ce serment que je fais dans mon droit ?
 par la justice qui a été rendue à mon enfant,
 l'Atè et l'Érinys à qui j'ai immolé celui-ci
 moi, j'ignore la peur et elle n'entrera pas dans ce palais
 tant que, pour faire brûler le feu de mon foyer
 Égisthe sera là, comme avant, avec ses bonnes pensées pour moi
 et ce n'est pas un petit bouclier pour protéger ma confiance
 Il est gisant, l'outrageur de sa femme
 le charmeur des Chryséis, sous Ilion
 et elle aussi, la captive, la guetteuse de prodiges
 la compagne de lit qui dit les paroles des dieux
 fidèle sur sa couche comme sur les vaisseaux dont elle usait les bancs
 avec lui. Traités sans indignité
 lui, comme j'ai dit, et elle comme un cygne
 elle a chanté son dernier air, le sanglot de la mort
 et elle gît, son amante, conduite jusqu'à moi
 ici, par mon époux, comme un condiment au plaisir.

LE CHŒUR :

Hélas, qui pourrait assez vite, sans les douleurs

*sans l'agonie
 nous apporter pour toujours
 l'infini sommeil du destin ; il est tombé
 le bon protecteur, lui
 qui a souffert tant de douleurs causées par une femme
 et par une femme a perdu sa vie.*

Io, io Hélène la démente
 toi seule qui en nombre, en un tel nombre
 as détruit les âmes devant Troie

*maintenant pour finir tu cueilles la fleur mémorable
 le sang impossible à laver ; il y avait bien sur la maison
 une Querelle, une Querelle, qui pour l'homme édifie la misère.*

CLYTEMNESTRE :

N'appelle pas la mort parce que ce coup du destin
 pèse sur toi, ne détourne pas sur Hélène
 ta colère, pour les hommes détruits
 pour les âmes des hommes en un tel nombre
 des Danaens détruits
 pour cette douleur incurable qui s'accomplit

LE CHŒUR :

*Démon qui tombes sur la maison
 et sur les deux Tantalides
 pouvoir des deux femmes aux âmes identiques
 qui déchirent les cœurs, et pouvoir sur moi
 et perché sur le corps
 comme un corbeau haineux, dressé, selon les rites
 tu te fais gloire de chanter ton chant
 Io Io Hélène la démente
 toi seule qui en nombre, en un tel nombre
 as détruit les âmes devant Troie*

*maintenant pour finir tu cueilles la fleur mémorable
 le sang impossible à laver ; il y avait bien sur la maison
 une Querelle, une Querelle, qui pour l'homme édifie la misère*

CLYTEMNESTRE :

Maintenant tu redresses le jugement de ta bouche
 c'est le démon triplement repu de cette race
 que tu invoques, il vient de lui, le désir
 lécheur de sang qui se nourrit dans nos entrailles
 Avant qu'il ait fini
 l'ancienne plaie, apparaît un abcès nouveau

LE CHŒUR :

*Hé, grand, grand dans la demeure
 le démon à la lourde rancune dont tu dis la louange
 hélas, hélas, mauvaise louange
 des égarements du sort il est insatiable
 io, ié, le fait de Zeus
 qui cause tout et œuvre tout
 et y a-t-il chez les mortels, rien qui sans Zeus soit accompli ?
 rien ici qui ne vienne de la volonté des dieux*

Io io, le roi le roi
 comment te pleurer ?
 de mon âme, issus de mon amour, quels mots te dire ?
 tu gis, une araignée te tient dans son filet
 dans une mort sacrilège tu expires ta vie

*à moi, moi, cette couche n'est pas d'un homme libre
 le sort fourbe t'a dompté
 sous le fer à double tranchant*

CLYTEMNESTRE :

Tu prétends que c'est là mon ouvrage
 mais ne crois pas que d'Agamemnon
 je sois l'épouse ; apparaissant
 comme la femme de ce mort, c'est l'antique
 l'âpre génie punisseur d'Atrée
 et de son odieux festin, qui sacrifie
 l'adulte comme prix pour les enfants

LE CHŒUR :

*Toi, n'être pas la cause
 de meurtre ? qui sera ton témoin ?*

*comment ? comment ? issu des pères
il peut être complice, celui qui n'oublie pas cette race
Violemment, dans cette famille
le sang ruisselle
c'est Arès le noir qui s'avance
portant les caillots des enfants dévorés*

Io io, le roi le roi
comment te pleurer ?
de mon âme, issus de mon amour, quels mots te dire ?
tu gis, une araignée te tient dans son filet
dans une mort sacrilège tu expires ta vie

*à moi, moi, cette couche n'est pas d'un homme libre
le sort fourbe t'a dompté
sous le fer à double tranchant*

CLYTEMNESTRE :

Pourquoi ne serait-elle pas d'un homme libre, cette mort
..... qu'il a eue ?
et l'Erreur fourbe, ne l'a-t-il pas fait lui-même
entrer dans la demeure ? et ce fruit que j'ai eu
cette plante de lui, tellement pleurée
Iphigénie, la valeur de ce qu'il lui a fait
c'est la valeur de ce qu'il subit ; que dans l'Hadès
il ne soit pas trop orgueilleux, le fer l'a blessé
et il est mort, payant pour ce qu'il avait déclenché

LE CHŒUR :

*je suis impuissant, mon esprit s'échappe
toute pensée de bon conseil
où se tourner, quand tombe la demeure ?
j'ai peur de l'averse qui fait crouler la maison,
sanglante, et la pluie s'épaissit
et la justice, pour une autre acte, s'aiguise déjà sur d'autres pierres
ailleurs s'aiguise le destin*

Io la terre la terre, si tu m'avais reçu en toi
avant que je l'aie vu, lui, au pied des murs d'argent

de ce bassin, écroulé contre terre !
 Qui l'ensevelira ? qui chantera pour lui ?
 oseras-tu le faire, toi qui l'as tué,
 l'homme, hurler à son côté
 et, joie sans joie pour son âme, devant ton œuvre
 immense, commettre encore cette injustice ?

*l'éloge sur la tombe pour cet homme divin
 qui en lancera les larmes ?
 la vraie douleur de son âme ?*

CLYTEMNESTRE :

Ce n'est pas à toi que ce souci revient
 par nous il est tombé, il est mort
 par nous il sera enseveli, et sans les pleurs
 des gens de sa demeure,
 mais Iphigénie l'accueillera,
 sa fille, comme il convient
 à un père, près du fleuve rapide
 où passent les douleurs
 l'entourant de ses bras, avec amour, pour un baiser

LE CHŒUR :

*l'outrage ici fait face à l'outrage
 combat difficile à juger
 le frappeur est frappé, le tueur paie sa dette
 il reste, tant que Zeus reste sur son trône
 qu'on doit pâtir de ce qu'on a fait, c'est la loi
 Le germe maudit, qui le jettera hors de la maison ?
 la race est collée à l'Erreur*

Io la terre la terre, si tu m'avais reçu en toi
 avant que je l'aie vu, lui, au pied des murs d'argent
 de ce bassin, écroulé contre terre !
 Qui l'ensevelira ? qui chantera pour lui ?
 oseras-tu le faire, toi qui l'as tué,
 l'homme, hurler à son côté
 et, joie sans joie pour son âme, devant ton œuvre
 immense, commettre encore cette injustice ?

*l'éloge sur la tombe pour cet homme divin
qui en lancera les larmes ?
la vraie douleur de son âme ?*

CLYTEMNESTRE :

Cette fois tu fais route avec la vérité
comme un oracle. Moi, je veux au démon
des Plisthénides faire ce serment
d'être maintenant satisfaite, si difficile que ce soit à porter
si désormais il sort de cette maison
et va user une autre race à coup de meurtres
familiaux, de ces biens une part
petite me suffira, si je parviens à saisir
la folie de s'entretuer
et à l'éloigner de mon toit.

CHANT 6 (DEUXIEME VERSION)
(parties chantées)

LE CHŒUR :

*quoi de mauvais
ô femme
quelle herbe au sol as-tu mangée
quelle boisson t'a-t-on fait boire*

*jaillie des courants de la mer
pour vouloir déposer ici
l'offrande noire sous nos yeux*

*tu rejettes la vie du peuple
ceux de la ville te haïssent
te voilà hors de la cité*

(...)

*tu imagines
en grand
tu parles haut, tu penses fort
et ton âme où coule le meurtre*

*se met à croire, pauvre folle
que les taches du gras du sang
tombées sur ces yeux lui vont bien*

*tu as fini d'être honorable
il te faut perdre tes amis
et coup pour coup tu vas payer*

(...)

*qui donnera
vite
sans l'agonie, sans les douleurs
qui apportera pour toujours*

*l'infini sommeil du destin
puisque cet homme est contre terre
le protecteur qui est tombé*

*il a souffert tant de malheurs
qu'une femme lui a causés
et il est mort pour une femme*

...

*maintenant pour
finir
tu cueilles la fleur mémorable
le sang impossible à laver*

*il y a bien sur la maison
une querelle une querelle
qui veut bâtir de la misère*

(...)

*démon qui tombes
ici
sur la maison, sur les deux frères
pouvoir des deux femmes pareilles*

*dont les âmes sont identiques
blessure au cœur, pouvoir sur moi
démon perché sur le cadavre*

*comme un corbeau tout plein de haine
tu es dressée selon les rites
tu te fais gloire de ton chant*

...

*maintenant pour
finir
tu cueilles la fleur mémorable
le sang impossible à laver*

*il y a bien sur la maison
une querelle une querelle
qui veut bâtir de la misère*

(...)

*il est trop grand
grand
trop rancunier pour la demeure
le vieux démon buveur de mort*

*lui dont tu chantes la louange
hélas, hélas, le mauvais chant
éïo, éïé, la main de Zeus*

*lui cause tout et œuvre tout
il n'y a rien que Zeus ignore*

rien qui advienne sans les dieux

...

*à moi je crie, à moi j'appelle
la sépulture que voici
n'est pas celle d'un homme libre*

*un sort trop fourbe t'a dompté
un coup porté de main de femme
avec le fer à deux tranchants*

(...)

être innocente

toi

*de ce meurtre ? qui va te croire
qui voudra être ton témoin*

*si le démon venu des pères
qui n'oublie jamais cette race
y a trempé, c'est ton complice*

*il y a du sang sur la famille
Arès le noir porte en avant
le souvenir des enfants morts*

...

*à moi je crie, à moi j'appelle
la sépulture que voici
n'est pas celle d'un homme libre*

*un sort trop fourbe t'a dompté
un coup porté de main de femme
avec le fer à deux tranchants*

(...)

*je ne peux plus
rien
mon esprit s'enfuit hors de moi
toute pensée de bon conseil*

*où se tourner quand vient l'orage
qui fait s'écrouler la maison
l'épaisse pluie, le sang à verse*

*la justice pour un autre acte
déjà s'affûte à d'autres pierres
ailleurs s'aiguise le destin*

...

*pour cet homme qui fut un dieu
qui fera l'éloge funèbre
qui viendra auprès de sa tombe*

*qui lancera de bonnes larmes
qui portera cette douleur
dans la vérité de son âme*

(...)

*l'injure vient
ici
pour affronter une autre injure
combat difficile à juger*

*le frappeur doit prendre des coups
le tueur doit payer sa dette
et tant que Zeus est sur son trône*

*on doit pâtir de ce qu'on fait
qui sortira le mauvais germe
la race est collée à l'Erreur*

...

*pour cet homme qui fut un dieu
qui fera l'éloge funèbre
qui viendra auprès de sa tombe*

*qui lancera de bonnes larmes
qui portera cette douleur
dans la vérité de son âme*

– fin du chant 6 –

SÉQUENCE 8

ÉGISTHE :

O l'éclat bienveillant du jour qui porte la justice
je peux dire maintenant que les mortels, pour leur honneur
ont des dieux de là-haut qui veillent sur la terre et les crimes
puisqu'il m'est apparu, dans le tissu des Érinyes
cet homme ici gisant, que j'aime tant ainsi,
qui paie pour les machinations de la main de son père.
Atrée, le chef de cette terre, le père de celui-là
ayant avec mon père Thyeste, son propre frère
pour parler clairement, une discussion pour le pouvoir
il le bannit de la cité et de la maison ;
tourné en suppliant vers le foyer il revint
le malheureux Thyeste, pour y trouver l'assurance
de mourir sans couvrir de sang le sol de ses pères
car l'hospitalité que le père maudit des dieux
Atrée, offrant son cœur sans amitié, donna à mon père
à moi, ce fut, comme à un bienheureux sacrifice de chairs
on invite, de lui présenter à manger la chair de ses enfants.
Le bout des pieds, et les extrémités en rangs sur les mains
il les brisait, au-dessus.....
.....de l'homme, assis seul à sa table ;
insignifiants, ces morceaux, il les prend sans savoir
et les mange, nourriture fatale, tu vois, pour la race
puis, lorsqu'il vient à connaître cette œuvre monstrueuse
il se lève, et il tombe, et vomit les chairs égorgées
c'est un destin d'horreur qu'il appelle sur les Pélopides
et du pied il renverse la table, avec un imprécation justicière :
puisse mourir ainsi toute la race de Plisthène !
Celui-ci qui est tombé, c'est pour cela que tu le vois
et moi, il était juste que je trame ce meurtre
j'étais le treizième enfant de ce père misérable
et je fus exilé avec lui, tout petit, dans mes langes
une fois grandi, je suis revenu, la justice m'a ramené
et cet homme je l'ai touché, sans me montrer à sa porte,
je l'ai toute assemblée, la mécanique de ce complot
elle me serait bonne, même la mort pour moi
quand j'ai vu celui-là dans le filet de la justice.

LE CHŒUR :

Égisthe, la démesure dans le mal, je ne la respecte pas
l'homme que voici, tu dis que tu as voulu le tuer
que seul tu as pensé et comploté ce meurtre
je dis que tu n'éviteras pas la justice pour ta tête
la colère du peuple, chargée de pierres et d'imprécations

ÉGISTHE :

C'est cela que tu clames, toi, du dernier banc
des rameurs ? pour commander ici, il faut être sur le pont ;
vieux, tu vas apprendre une leçon, et c'est lourd
à ton âge, où l'ordre est à la sagesse
les chaînes, même pour la vieillesse, les tourments de la faim
instruisent bien, incomparables pour les âmes,
prophètes et médecins. Est-ce que tu vois bien, lorsque tu vois cela ?
Ne talonne pas trop l'aiguillon, tu pourrais souffrir après-coup.

LE CHŒUR :

Tu es une femme, tu attends le retour du combat
à la maison, au lit d'un homme tu mets la honte
et d'un homme chef d'armée tu as comploté la mort

ÉGISTHE :

Encore des paroles qui feront naître des larmes
ta langue est le contraire de celle d'Orphée :
lui, il emmenait tout de sa voix joyeuse
et toi, qui nous agaces par tes aboiements enfantins
tu seras emmené et dompté par la force

LE CHŒUR :

Quoi ? on t'aura pour tyran en Argos, toi
qui as comploté le sort contre lui
sans agir, sans oser toi-même faire l'œuvre de mort ?

ÉGISTHE :

C'est que la fourberie revenait à la femme, évidemment
moi, j'étais trop suspect, l'ennemi de naissance
Mais avec sa richesse à lui, j'essaierai
de commander à la cité, et le rebelle
je l'attellerai pesamment, ce ne sera pas le porteur de longe

que l'on nourrit avec du grain ; la compagne des ténèbres
la faim que l'on déteste, saura l'adoucir en le surveillant

LE CHŒUR :

Mais pourquoi cet homme, dans ton âme mauvaise,
ne l'as-tu pas tué toi-même ? pourquoi est-ce une femme
souillure de la terre et des dieux de la terre
qui l'a tué ? Oreste, y a-t-il un lieu où il voie la lumière
pour qu'il revienne ici, rencontre bienfaisante
et soit pour ces deux-là meurtrier tout-puissant ?

ÉGISTHE :

Puisque ainsi tu crois bon d'agir et de parler, tu sauras vite
holà ! mes soldats bien-aimés, il y a de l'œuvre ici !

LE CHŒUR :

holà, le poignard ! la main au manche ! tous en garde !

ÉGISTHE :

eh bien moi, la main au manche, je ne refuse pas de mourir

LE CHŒUR :

bienvenue au discours où tu parles de mourir ; nous courrons cette
chance

CLYTEMNESTRE :

Non, le plus cher des hommes, ne commettons pas d'autres malheurs
la moisson est nombreuse, et la récolte est dure
assez de misères ; n'entreprends rien ; nous sommes en sang.
Va-t'en, et vous aussi, vieillards, vers les demeures que vous a
données le destin
avant de faire ou de subir un accident. Ceci, nous avons dû le faire
si ces malheurs pouvaient suffire, ils seraient bienvenus
un démon sous ses serres lourdes nous tient par malchance abattus.
Ce sont là les paroles d'une femme, si vous jugez bon de les savoir.

ÉGISTHE :

Mais ceux-ci contre moi épanouiraient les fleurs de leur langue
insolente
en lançant de tels mots ils défieraient le démon
ils perdraient le sens et outrageraient les chefs ?

LE CHŒUR :

ce n'est pas aux Argiens de caresser le mal

ÉGISTHE :

eh bien moi, je te dis à plus tard, quand je te retrouverai

LE CHŒUR :

à moins qu'un démon ne ramenant Oreste, il ne vienne droit jusqu'ici

ÉGISTHE :

je sais qu'un homme en exil se nourrit avec l'espérance

LE CHŒUR :

vas-y, gave-toi, salis la justice, c'est le moment

ÉGISTHE :

sache que tu me paieras la rançon de la démence qui te réjouit

LE CHŒUR :

chante, fais le beau, c'est le coq près de sa femelle

CLYTEMNESTRE :

Ne donne pas trop de prix à ces vains aboiements
toi et moi, nous mettrons de l'ordre dans cette maison.

Traduction : 1977.

TABLE

<i>PRÉFACE (2019)</i>	2
<i>NOTE SUR LA PONCTUATION</i>	7
SÉQUENCE 1	8
SÉQUENCE 2	10
<i>CHANT 1 (PREMIÈRE VERSION)</i>	12
<i>CHANT 1 (DEUXIÈME VERSION)</i>	16
SÉQUENCE 3	21
<i>CHANT 2 (PREMIÈRE VERSION)</i>	24
<i>CHANT 2 (DEUXIÈME VERSION)</i>	27
SÉQUENCE 4	32
<i>CHANT 3 (PREMIÈRE VERSION)</i>	37
<i>CHANT 3 (DEUXIÈME VERSION)</i>	40
SÉQUENCE 5	44
<i>CHANT 4 (PREMIÈRE VERSION)</i>	50
<i>CHANT 4 (DEUXIÈME VERSION)</i>	51
SÉQUENCE 6	54
<i>CHANT 5 (VERSION UNIQUE)</i>	55
SÉQUENCE 7	66
<i>CHANT 6 (PREMIÈRE VERSION)</i>	68
<i>CHANT 6 (DEUXIÈME VERSION)</i>	74
SÉQUENCE 8	80
TABLE	84